Mazoier, Frederic
Thesee

Mazoier

produit par une transpiration arrêtée et condensée) qui se répand sur les feuilles, les épaissit, les appesantit et les empêche de transpirer. Cette maladie se manifeste dans les lieux bas et marécageux où l'air est stagnant et chargé de vapeurs humides et froides. Le Melon, et sur-tout le Houblon y sont très-sujets. — On n'a point encore indiqué de remède contre cette maladie, qui, peut-être, a de l'analogie avec la première espèce de blanc ci-dessus décrite.

Jaunisse. Cette maladie qui attaque les feuilles des arbres, peut être produite par différentes causes; savoir: par le défaut de nourriture et d'eau, dans un terrein aride et sabloneux. Le remède, ou le préservatif, est de mêler de l'argile pulvérisé avec le sable. — Par la stagnation de l'eau dans un sol gras et humide. Il se forme alors sur les racines des nœuds ou exostoses, ou une chancissure. Le remède est de donner de l'écoulement aux eaux, de découvrir les racines successivement, de les nétoyer, de couper les parties gâtées, les recouvrir avec de la terre bien saine, et donner un bouillon. — Par la larve du hanneton qui ronge les racines. Lorsqu'on le soupçonne, il faut les découvrir, couper les parties gâtées, etc. comme dans le cas précédent, et tâcher de détruire le ver.

Langueur. L'état de langueur et de dépérissement dans lequel on voit tomber beaucoup de plantes, peut provenir de bien des causes différentes. Les principales sont: la *mauvaise constitution du sujet*; il n'y a point dans ce cas de ressource connue. — *L'inconvenance du sol, de l'exposition ou du climat.* On peut à force d'art dessécher un lieu trop hu-

THÉSÉE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

THÉSÉE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

PAR F. MAZOÏER;

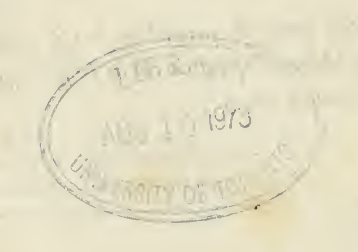
Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre Français de la République, le 4 frimaire an 9.

Sit Medea ferox. — HORAT.

A PARIS,

Chez { HUET, Libraire, rue Vivienne, n.° 8;
CHARON, Libraire, Passage Feydeau.

AN IX, (1801 v. st.)



AVERTISSEMENT.

Le fond mythologique de cette tragédie est tiré des Métamorphoses d'Ovide, et renfermé dans les vers suivans, où le poëte parle de Médée.

Excipit hanc Æ̃geus, facto damnandus in uno;
Nec satis hospitium est; thalami quoque fœdere jungit.
Jamque aderat Theseus, proles ignara parenti,
Qui virtute suâ bimarem pacaverat Isthmon.
Hujus in exitium, miscet Medea, quod olim
Attulerat secum Scythicis, Aconiton, ab oris.
. . . . Id, conjugis astu,
Ipse parens Ægeus nato porrexit, ut hosti:
Sumpserat ignarâ Theseus data pocula dextrâ,
Cum pater in capulo gladii cognovit eburno
Signa sui generis, facinusque excussit ab ore.
Effugit illa necem, nebulis per carmina motis.

Le fond historique est tiré de Plutarque, (T. I., vie de Thésée) de Diodore de Sicile, (L. IV.) de Pausanias, (L. I. chap. 28) d'Apollodore, (L. III.) d'Euripide, (Medea, v. 663.)

Le caractère de Pallante, dénaturé à la représentation, est rétabli ici tel qu'il avait d'abord été tracé, et conformément à la vérité historique. Pallante, lorsqu'il fut tué par Thésée, était un vieillard; il avait, non des frères, mais six fils qui périrent avec lui,

Dans la fleur de leur jeune saison. — Phèdre.

La partie du cinquième acte, supprimée dans les changemens faits à cette tragédie, est renvoyée à la fin dans les Variantes.

Les mêmes Variantes indiquent quelques retranchemens pour la représentation.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
EGÉE, roi d'Athènes.	Le C. MONVEL.
MÉDÉE, reine.	M.lle RAUCOURT.
THÉSÉE, fils d'Égée et d'Æthra, cru fils de Neptune.	Le C. TALMA.
PALLANTE, prince du sang royal.	Le C. DAMAS.
CLÉONE, confidente de Médée.	M.lle THÉNARD.
THÉRAMÈNE, ami de Thésée.	Le C. FLORENCE.
ARCAS, chef des gardes du palais.	Le C. LACAVE.
CHEFS des Tribus d'Athènes.	
PRÊTRES.	
GARDES.	
ATHÉNIENS.	

La scène est à Athènes, dans le palais des rois.

THÉSÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, CLÉONE.

CLÉONE.

Quoi! tandis qu'en ce jour, sortant de ses douleurs,
Athènes voit finir son deuil et ses malheurs;
Lorsque, d'un dieu vengeur la colère appaisée,
Ramène en ces climats l'invincible Thésée,
Et du fils de Neptune, à la Grèce rendu,
Protége le retour si long-tems attendu;
Vous, loin de partager l'allégresse commune,
Solitaire, et fuyant une foule importune,
Vous semblez en frémir, et dérober vos yeux
Au fortuné spectacle étalé dans ces lieux!
Quoi! nos temples déjà fumants de sacrifices,
Les prêtres annonçant de plus heureux auspices,
Les festons suspendus, mille feux allumés,
D'offrandes et d'encens les autels parfumés,

Les chants, les cris confus, les transports et la joie
D'un peuple, si long-tems à la douleur en proie;
Madame, n'ont-ils rien qui puisse vous toucher,
Et bannir les ennuis qui semblent vous chercher?
La gloire de ces murs n'est-elle plus la vôtre?
Pour vous, dans leur opprobre, en serait-il une autre?
Et, par l'amour d'Égée, assise au rang des rois,
Sur un peuple puissant qui reconnaît ses lois,
Médée à ses destins serait-elle étrangère?
Ah! daignez éclaircir ce front triste et sévère,
Et dans cet heureux jour . . . .

MÉDÉE.

Cléone, c'est assez.
Mes yeux de tes transports pourraient être offensés;
Mais je connais ton cœur; et l'erreur qui t'abuse,
Dans ton zèle empressé doit trouver son excuse.
D'Iolchos, à ma voix, appelée en ces lieux,
L'aspect de ma fortune est nouveau pour tes yeux;
Et, parmi tant d'honneurs, le soin qui me dévore,
Cléone, pour toi-même est un secret encore.

CLÉONE.

Eh! de l'heureuse paix, où s'écoulent vos jours,
Quel soin amer pourrait empoisonner le cours?

MÉDÉE.

Il en est, que j'ai cru jusqu'ici devoir taire.
Je vais te révéler ce funeste mystère.
Toi-même, en m'écoutant, moins prompte à me blâmer,
Jugeras si Médée a droit de s'alarmer :

Et si, pour t'éclairer, ma bouche à ta mémoire
De toutes mes fureurs va retracer l'histoire,
Laisse moi; j'ai besoin de me les rappeler;
Les fureurs de ce jour pourront les égaler!

CLÉONE.

Qu'entends-je?

MÉDÉE.

Tu le sais; étrangère à la Grèce,
L'amour seul, sur ses bords, entraîna ma jeunesse;
Et, sans ce fol amour, mes jours, peut-être obscurs,
En couleraient du moins plus sereins et plus purs.
Tu sais que, toute en proie à ma naissante flâme,
J'immolai tout au dieu qui régnait sur mon âme.
Patrie, honneur, parens, rien ne me fut sacré;
Et mon père trahi, mon frère massacré,
De ses membres épars la Colchide fumante,
Rien enfin n'arrêta les transports d'une amante.
Ravisseur des trésors, qu'il ne devait qu'à moi,
Jason partait, Cléone; et crédule, à sa foi
J'abandonnai mon cœur, ma fortune et ma vie.
Voilà sous quel présage, et de quel nom suivie,
Sur ses traces, je vins chercher d'autres climats.
Alors, parmi la foule attachée à ses pas,
Mon œil indifférent vit ce même Thésée;
Sa naissance à mes yeux fut long-tems déguisée;
Son destin à mon sort me parut étranger;
Je n'entrevis pour moi, ni crainte, ni danger;
Je ne crus pas qu'un jour il pût m'être funeste:
Que ne l'ai-je prévu!... tu connais tout le reste,

Par moi, de son rival, le fils d'Eson vengé;
Des mains de ses enfans Pélias égorgé;
Les crimes d'un époux, sa fuite, son parjure,
Ma vengeance, et de près elle suivit l'injure!
Dans son palais en cendre, et de meurtre fumant,
Creüse empoisonnée aux yeux de son amant;
Mes enfans, tristes fruits de sa flamme perfide,
Déchirés sans pitié de ma main parricide,
Et toutes ces fureurs, l'effroi de l'avenir,
Dont Corinthe a gardé l'horrible souvenir.
Je vins alors proscrite, errante et fugitive,
Sans espoir, je l'avoue, aborder cette rive;
Athènes me reçut. Soit terreur, soit pitié,
Je la vis m'accorder quelque ombre d'amitié.
Dans cet asyle enfin, tranquille et protégée,
J'osai tendre plus loin, et sur le faible Égée
De mes charmes encore essayer le pouvoir:
Je ne m'abusai pas; il parut s'émouvoir.
Mais il fallait du peuple appaiser les murmures,
Je rappelai mes maux; on plaignit mes injures;
A me voir sans effroi j'accoutumai leurs yeux;
Et cette femme enfin, dont naguère, en ces lieux
On n'osait, sans frémir, prononcer le nom même,
Se vit bientôt par eux portée au rang suprême.
Je règne; ma grandeur, ouvrage de mes mains,
Fait taire devant moi la haîne des humains.
Tranquille, je conduis mon époux et l'empire;
Du poids de tant de maux enfin mon cœur respire....
Voilà qu'en un seul jour, les destins ennemis
M'arrachent au repos qui me semblait promis;

Mes desseins sont rompus; ma fortune est changée;
Le ciel sur ce rivage amène un fils d'Egée.

CLÉONE.

Qu'entends-je? un fils d'Egée, ô ciel! quoi! ce héros
En qui tout l'univers, rempli de ses travaux,
Admire avec respect, et d'une voix commune,
Le successeur d'Alcide, et le sang de Neptune,
Qu'Athène aux Immortels demandait à genoux,
Ce Thésée, en un mot, est fils de votre époux!
Le croirai-je, madame? est-il bien vrai?

MÉDÉE.

Cléone,
Je connais dès-long-tems le secret qui t'étonne.
Pallante, dans Athène issu du sang des rois,
Sur un trône, où lui seul devait dicter des lois,
Laissa, rival sans force, et concurrent timide,
L'heureux Égée, assis au rang d'un Érechtide;
Il céda; mais alors un serment solennel
Lui conserva l'espoir du sceptre paternel;
Egée, aux pieds des dieux, témoins de ses promesses,
Appela sur son front leurs fureurs vengeresses,
Si jamais, de l'hymen allumant le flambeau,
Il osait à son sang transmettre un rang si beau.
Inutiles sermens! la fille de Pitthée,
AEthra, fut, dans Trézène, à ses yeux présentée;
Ils s'aimèrent; l'hymen les unit en secret;
Thésée en fut le fruit. Mais, d'un voile discret,
A couvrir ces amours, il fallut se contraindre:
Les tems étaient changés; Pallante était à craindre;

Héritiers de son nom, et soutiens de ses droits,
Ses fils, pleins de l'orgueil et du sang de vingt rois,
Jeunes, race puissante, en ces murs respectée,
Offraient des successeurs au trône d'Érechthée.
Moi-même, lorsqu'Égée unit son sort au mien,
Il me fallut d'abord, pour former ce lien,
Endormir les soupçons de l'ombrageux Pallante.
Je promis, empruntant une voix suppliante,
Que, si le ciel d'un fils honorait notre amour,
Au sceptre de Colchos, qui l'attendait un jour,
Ce fils saurait borner son unique espérance.
Mon adresse, d'abord timide en apparence,
Pour dompter son orgueil, sembla le caresser;
Et depuis, à mes pieds contraint de s'abaisser,
Je l'ai vu, déplorant sa prompte obéissance,
Traîner, dans les affronts, son obscure impuissance.

CLÉONE.

Mais des amours du roi qui put vous informer?
Un silence éternel semblait les renfermer.

MÉDÉE.

A peine je régnais; des bouches indiscrettes,
Sur ce premier hymen et ces amours secrettes,
Laissèrent échapper des bruits confus et sourds.
Aussitôt je prêtai l'oreille à ces discours;
J'écoutai tous ces bruits, et féconde en ressources,
Par d'obliques détours, parvins jusqu'à leurs sources;
Je sus tout. Même encor, craignant de m'abuser,
J'allai plus loin, Cléone, et prête à tout oser,

Voulus, d'un œil plus sûr, pénétrer ce mystère.
Savante en l'art puissant, où m'instruisit ma mère,
Dans l'horreur des tombeaux, je consultai le sort;
J'évoquai les enfers; j'interrogeai la mort;
Ma formidable voix pénétra chez les ombres;
Et les mânes, errans sur les rivages sombres,
Se traînèrent, au gré de mes charmes puissans,
Dans la nuit, que troublaient nos funèbres accens,
Et vinrent, du secret que cherchait ma prudence,
Déposer en mon sein la noire confidence.

Tu le vois; contre nous tout conspire en ce jour.
Tu sens quel est pour moi ce funeste retour,
Cléone; si Thésée est connu de son père,
Si ma main dans son sang n'étouffe ce mystère,
C'en est fait; de mes soins j'ai perdu tout le fruit;
Bonheur, repos, salut, pour moi tout est détruit;
Mes honneurs sont finis; ma grandeur est passée;
Et, de mille malheurs dont je suis menacée,
Le plus inévitable, et le seul que je crains,
L'empire pour jamai s échappe de mes mains.
Et que dis-je? en ma place une autre couronnée,
Me verra sans honneur, proscrite, abandonnée....!
Ah! plutôt que le sort me garde un tel revers,
Périsse, s'il le faut, Athène et l'univers!
Loin de nous la faiblesse et les conseils timides!
Il nous faut tout tenter; il faut des Pallantides
Sur ce fatal secret éveiller l'œil jaloux;
Enflammons, irritons leur superbe courroux:
La vengance à mon gré sera toujours trop lente.
Toi-même de ce pas rends-toi près de Pallante.

CLÉONE.

Quoi ! Pallante par vous tant de fois offensé ! . . .

MÉDÉE.

Lui-même, en ce péril, il est intéressé ;
Il peut bien me haïr, mais il n'est point à craindre ;
Lorsqu'il faut se venger, il ne sait que se plaindre.
Son cœur, que dès long-tems ont pénétré mes yeux,
Est faible, et cependant ose être ambitieux :
Je m'en sers ; il sera ma dernière victime ;
Je perds le criminel, et profite du crime.
Dis lui que, par moi-même en ces lieux appelé,
Un important secret lui sera révélé.
Thésée, en ces remparts, n'est point prêt à se rendre ;
Marathon sur ses bords hier le vit descendre :
Le farouche Taureau, qu'il s'apprête à dompter,
Quelque tems, loin de nous, saura bien l'arrêter.
Préparons tout, rendons sa perte inévitable :
Mais qu'un profond mystère, un voile impénétrable,
A ses yeux, abusés jusqu'au dernier instant,
Enveloppent le piège où ma haine l'attend ! . . . .
Mais on vient... Pars, te dis-je, et va chercher Pallante.

SCENE II.

MÉDÉE, ARCAS.

ARCAS.

Aux portes du palais un guerrier se présente.
Il est, au roi lui-même, envoyé dans ces lieux,
Madame, et sans tarder veut paraître à ses yeux.

MÉDÉE *à part.*

Un guerrier!.. Quel est-il? et quel sujet l'amène?...
Qu'il entre, Arcas.

SCÈNE III.

MÉDÉE, THÉRAMÈNE, ARCAS.

MÉDÉE.

Que vois-je! est-ce vous, Théramène?
Vous, du fils de Neptune inséparable ami;
Vous, qu'un zèle assidu, par les ans affermi,
A fait de ses secrets l'heureux dépositaire,
Et de ses grands travaux le témoin volontaire?
Mais quel si long retard l'enlève à nos transports?
A-t-il de sa valeur vu tromper les efforts?
Ce monstre, par les flots vomi sur nos rivages,
Dont Neptune irrité protégeait les ravages,
Aurait-il pu....

THÉRAMÈNE.

Non, Reine, il n'est plus; et les dieux
Au bras de ce héros l'ont livré sous nos yeux.
Lui-même dans ces murs il est près de paraître....

MÉDÉE *à part.*

Ciel !

THÉRAMÈNE.

A des jours sereins Athènes va renaître.
Elle ne verra plus ses enfans arrachés,
Pleurer le joug sanglant qui les tient attachés.
Ceux même, dont le sort à désigné la tête,
N'iront point, vers ces bords où leur trépas s'apprête,
Remplir l'affreuse loi, qu'à leurs jours innocens
Le barbare Minos impose tous les ans ;
Ils vivront : et les vents, dont le souffle homicide
Vers ces bords étrangers dût leur servir de guide,
Conduiront leur vengeur; et, s'il se peut, les eaux
Vont demain vers la Crète emporter ses vaisseaux.
Voilà de quels transports sa grande ame est saisie.
Et moi, qu'un noeud constant à sa gloire associe,
Brûlant de dire au roi ce triomphe éclatant,
J'ai couru le premier....

MÉDÉE.

Seigneur, il vous attend;
Allez donc l'en instruire, et, d'un récit fidèle,
Du monstre terrassé lui conter la nouvelle;
Aux yeux de mon époux qu'on l'introduise, Arcas...
Quelqu'un vient... C'est Pallante... Il porte ici ses pas.

SCÈNE

SCENE IV.

MÉDÉE, PALLANTE.

PALLANTE.

Vous avez, m'a-t-on dit, souhaité ma présence;
D'un desir si nouveau que faut-il que je pense,
Madame? puis-je enfin me montrer en ces lieux,
Sans offrir une vue importune à vos yeux?

MÉDÉE.

Oui, prince, j'ai pensé que des craintes communes
Devaient joindre nos cœurs, et lier nos fortunes;
Mais il vous est permis de douter de ma foi,
Et je dois, avant tout, vous répondre de moi.
Non, seigneur, il n'est point sorti de ma mémoire,
Que je dois à vous seul mon repos et ma gloire.
Quand, désertant Corinthe et ses palais brûlans,
Ma douleur, au hazard, poussa mes pas errans;
Que partout, rejettant mes courses fugitives,
La Grèce me fermait ses plaines et ses rives,
A mes pleurs suppliants vos murs se sont ouverts:
Vous-même, non content d'adoucir mes revers,
D'assurer à mes jours un destin plus tranquille,
M'avez encore offert un trône pour asyle.

PALLANTE.

Athène a satisfait un devoir généreux,
Et n'a jamais fermé son sein aux malheureux.

MÉDÉE.

Je n'ai point fait, seigneur, au gré de ma puissance,
Eclater vos bienfaits et ma reconnaissance,
Il est vrai ; peu jaloux de régner dans les cœurs,
Mes soins n'ont, du pouvoir, montré que les rigueurs.
Mais songez bien aussi quels désordres funestes
De ce faible pouvoir se disputaient les restes ;
Votre roi vieillissant demandait un appui ;
Il l'a trouvé ; le trône, où je veille pour lui,
A ressaisi les droits attachés à l'empire,
Et, dans un long repos, le peuple entier respire.
Peut-être, contre moi tout prêt à vous armer,
Mes sévères desseins ont pu vous alarmer,
Et, le soin de vos droits excitant vos ombrages,
Mes rigueurs, à vos yeux, ont paru des outrages.

PALLANTE.

Et quel autre, en effet, ne l'eût cru comme moi ?
Quel œil eût reconnu les successeurs d'un roi,
Aux mépris, qui semblaient en tous lieux nous poursuivre?
En d'éternels affronts, il nous a fallu vivre,
Madame ; et cependant, si mon juste courroux
Eût oublié quel nœud m'unit à votre époux,
Si, rompant une fois ma longue obéissance,
J'avais, à son pouvoir, opposé ma puissance,
Mes trésors, mes amis, plus nombreux que les siens,
Offraient à mes efforts d'assez fermes soutiens.
De mes ressentimens j'ai fait le sacrifice,
Sans pouvoir, dans son cours, calmer votre injustice :

Il a fallu vous fuir; et si, jusqu'à ce jour,
Mon orgueil n'eût pris soin d'éviter ce séjour,
Athènes m'aurait vu, par des mains étrangères,
Honteusement chassé du palais de mes pères...
Pardonnez; on peut bien tout craindre et tout penser,
Lorsqu'un bienfait ainsi se voit récompenser.

MÉDÉE.

Je vais, en peu de mots, répondre à tant de plaintes,
Et, sur d'autres que moi, vous porterez vos craintes.
Au sceptre de Cécrops, je connais tous vos droits;
Je sais, comment choisi du dernier de vos rois,
Et par l'adoption mis au rang de vos frères,
Mon époux régne au trône, où s'asseyaient vos pères,
Et qu'enfin, de ce rang, s'il est maître aujourd'hui,
Un traité solennel vous l'assure après lui.
Pour gage de la foi qu'il vous avait donnée,
Il jura de fermer son lit à l'hyménée:
Vous crûtes ses sermens; tranquille sur sa foi,
Vous n'avez jusqu'ici paru craindre que moi;
Vous m'avez soupçonnée; et je vais vous apprendre,
Ce qui, dans vos soupçons, peut au moins vous surprendre,
Que vos nœuds sont rompus, que vos droits sont trahis,
Que, par un fils d'Égée, ils vont être envahis,
Et que, prêt à rentrer au rang qui l'a vu naître,
En ce jour, dans ces murs, lui-même il va paraître.

PALLANTE.

Ciel! tant de perfidie entrer au cœur d'un roi!
De quelle trahison il a payé ma foi!
Comme il a su, de loin, préparer ma ruine!
Quel prix à mes bontés, quel retour il destine!

MÉDÉE.

Modérez-vous, seigneur, et ne l'accusez pas :
De ce fils, qu'il croit mort, il pleure le trépas.
Occupons-nous plutôt du soin qui nous rassemble,
Et songez quel péril doit nous unir ensemble :
Ce revers m'est, seigneur, funeste comme à vous ;
Il m'enlève à la fois mon rang et mon époux ;
Sur son trône, à son lit, je deviens étrangère,
Et le retour du fils y replace la mère.
De mon cœur, un instant, si le vôtre a douté,
Cet aveu vous répond de ma sincérité :
Un danger mutuel nous unit l'un à l'autre,
Et mon zèle du moins doit m'assurer le vôtre.

PALLANTE.

Vous pouvez y compter ; mais daignez jusqu'au bout,
M'instruire et me nommer. . . . .

MÉDÉE.

Bientôt vous saurez tout,
Seigneur ; mais, dans ma foi, rempli de confiance,
Imposez un retard à votre impatience ;
En des momens si chers, de plus pressans besoins
Réclament votre zèle, et demandent mes soins.
Assemblez vos amis ; enflammez leur courage
Par l'espoir d'un succès qui sera leur ouvrage :
Par de communs efforts resserrons nos liens ;
Vous n'aurez point, seigneur, à vous plaindre des miens.

SCENE V.

PALLANTE *seul.*

Le voici donc enfin, le moment où j'aspire;
Oui, le jour est venu de ressaisir l'empire :
La fortune, à mes voeux, en ouvre les chemins ;
Mais ne la laissons pas échapper de nos mains ;
Brisons un joug honteux. Et toi, superbe reine,
Je prétends mesurer ma vengeance à ma haîne.
Long-tems, pour te tromper, mon orgueil s'est contraint;
Je saurai te punir de ne m'avoir pas craint.
Je m'applaudis sur-tout d'avoir, à tant d'outrage,
Formé ma patience, endurci mon courage ;
En un courroux trop prompt je pouvais m'engager. . .
Il faut savoir souffrir l'affront qu'on veut venger.
Elle croit, maîtrisant un cœur faible et facile,
Armer, en sa faveur, un bras toujours docile,
Et, recueillant le fruit de mon empressement,
Briser de ses desseins l'inutile instrument :
Mais je puis, quelque espoir où son orgueil s'élève,
De son ambition désabuser le rêve :
Un grand cœur sait toujours retrouver sa vertu;
Il peut être endormi, mais non pas abattu ;
Et lorsque, à tout oser, il rencontre sa gloire,
Il sait vaincre, et sur-tout user de la victoire.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

THESÉE, THÉRAMÈNE, ATHÉNIENS.

(Les Athéniens se pressent autour de Thésée.)

THÉSÉE.

Allez, Grecs, reportez, aux pieds des immortels,
Des voeux, dont le tribut n'est dû qu'à leurs autels.
Neptune, à votre hommage, a seul droit de prétendre;
J'ai moi-même, en ce jour, des grâces à lui rendre,
Et je dois à lui seul d'avoir, sous mes efforts,
Exterminé le monstre envoyé sur vos bords.
Allez donc, de ce dieu, qu'on dit être mon père,
Implorer un regard désormais moins sévère:
Je vous suivrai; le roi va paraître en ces lieux;
Je l'attends. Allez, Grecs, rendre grâces aux dieux.

SCENE II.

THÉSÉE, THÉRAMÈNE.

THÉRAMÈNE.

De quels respects touchans, Athènes vous honore!
Qu'ils seront, à vos yeux, cent fois plus doux encore,
Lorsqu'en vous, de ses rois, reconnaissant le fils,
Ce peuple....

THÉSÉE.

A ses transports, attache moins de prix.
Peux-tu, de ses écarts, ignorer la licence ?
Malheureux, il nous hait ; puissans, il nous encense.
Maintenant, il est vrai, tu vois, en ma faveur,
De ses empressemens, éclater la ferveur ;
C'est le calme trompeur des flots avant l'orage.
Et quel triste combat s'annonce à mon courage !
Par-tout, jusqu'à ce jour, mes pas furent comptés,
Par des tyrans détruits, ou des monstres domptés :
En moi, pour réprimer leur audace homicide,
La Grèce, avec orgueil, retrouvait son Alcide ;
Mon aspect, en tous lieux, promettait des bienfaits ;
Et je crus, sur ces bords, ne porter que la paix.
Dois-je, par des regrets, acheter tant de joie?
Hélas ! au prix du sang, faut-il que je revoie
Mon père, mes foyers, ma patrie et mes dieux,
Et la terre sacrée où dorment mes aïeux ?

THÉRAMÈNE.

Que parlez-vous, seigneur, et de trouble et d'orage ?
Du sang prêt à couler, où voyez-vous l'image?
Vengeur d'un peuple entier, sauvé par votre bras,
Dont la joie et l'amour éclatent sur vos pas,
Prêt à briser le joug d'un oppresseur injuste,
A quel titre plus grand, sous quel nom plus auguste,
A ses vœux empressés vous pouvez vous offrir ?
Ah ! plutôt, devant vous si mon cœur peut s'ouvrir,
Redoutez cette femme impie et meurtrière,
De qui vous renversez l'espérance dernière ;

Si vous lui laissez même un instant à saisir....

THÉSÉE.

Sa haîne n'aura pas ce funeste loisir ;
Rien ne pourra forcer ma lâche complaisance ,
A respirer un air souillé de sa présence;
Elle ne peut rester aux lieux où je me voi ;
Il n'est rien de commun entre le crime et moi.
De soins plus importans mon âme est assiégée :
Si l'on sait qu'en ces lieux respire un fils d'Egée ,
Je réveille à l'instant mille ardens ennemis,
Que mon sort ignoré tient encore endormis.
Tu vois que, dans ces murs, la race de Pallante
Lève, à côté des rois, une tête insolente :
Tu sais que des sermens, par la force dictés ,
Ont fondé tous leurs droits trop long-tems respectés ,
Et par quels attentats, leur superbe espérance,
Du trône de mon père, usurpa l'assurance ;
Mais le peuple, pour eux, se laissant prévenir,
Déjà de leur grandeur adore l'avenir,
Les révère, et de loin méditant son hommage,
Se fait, d'un nouveau règne, une brillante image.
Doutes-tu qu'à leur voix, tout ce peuple entraîné ,
Ne soit, au premier bruit, contre moi déchaîné ?
Faudra-t-il, sans pitié, quelque prix qu'il en coute,
Du trône où je prétends, ensanglanter la route ?
Non; et, pour écarter les maux que je prévois ,
De la religion j'invoquerai la voix :
Sans découvrir mon sort, d'un pompeux sacrifice
J'emprunte, dans ce jour, le pieux artifice.

Dans ce saint appareil, ces augustes momens,
Je veux, d'Athène entière, exiger les sermens ;
Que sa foi, dès-long-tems, liée au sang d'Egée,
D'un nœud plus solennel, soit encore engagée :
Je me découvre alors, et, du fils de ses rois,
Je lui fais reconnaître et le sang et les droits.
Tu le vois ; je m'impose une loi bien sévère :
Dans ces premiers instans, qui vont me rendre un père,
Il faut, d'un front glacé, le voir et lui parler,
Et dévorer des pleurs déjà prêts à couler. . .
Mais lorsque, libre enfin d'éclater à sa vue,
J'aurai frappé son cœur d'une joie imprévue,
Heureux, entre ses bras de pouvoir démentir
L'orgueil du sang divin dont on m'a fait sortir !
De quel œil, rendant grâce au ciel qui nous éclaire,
Il reverra son fils, digne en tout de lui plaire !
Ce glaive, par son bras, autrefois illustré,
Devait être, à ses yeux, avec gloire montré ;
Ma mère, à ce dépôt gardé pour mon usage,
Toujours, d'un grand destin, attachait le présage ;
Et j'ai rempli du moins ce destin glorieux.
Ah ! combien va jouir ce cœur victorieux,
De sentir et de voir, en un jour si prospère,
Couler, sur mes lauriers, les larmes de mon père.
Un dernier soin me reste, et j'attends en ce jour,
Que ton zèle se prête aux vœux de mon amour.
Epouse, condamnée aux ennuis du veuvage,
Antiope languit sur un autre rivage.
Tu vas, vers mes vaisseaux, retrouver mes soldats ;
Quand ton ordre, en ces murs, aura guidé leurs pas,

(Il donne une lettre à Théramène.)

Chargé de cet écrit tracé par ma tendresse,
Qu'à partir pour Lemnos, ton amitié s'empresse,
Et qu'enfin Antiope, amenée en ces lieux,
Se puisse, à mon retour, présenter à mes yeux :
Et si, d'un long péril, l'entreprise incertaine,
Contre tout mon espoir, m'arrêtait loin d'Athène,
Tu sais cet Hyppolite, heureux et tendre fruit
D'un hymen, où des cieux, tout l'amour s'est produit ;
Je confie en tes mains, le soin de son enfance ;
Daignent sur-tout les dieux veiller à sa défense,
Toujours jeter sur lui des regards complaisans,
Et le rendre, à son tour, l'orgueil de mes vieux ans !

THÉRAMÈNE.

Le roi vient. . .

THÉSÉE.

Ciel !

THÉRAMÈNE.

Cachez ce trouble involontaire.

THÉSÉE.

Dieux! en de tels instants le cœur peut-il se taire ?

SCENE III.

ÉGÉE, MÉDÉE, THÉSÉE, CLÉONE, THÉRAMÈNE, GARDES.

ÉGÉE.

Illustre fils du dieu qui règne sur les mers,
Qu'en ces tristes momens vos bienfaits nous sont chers !

Athène, avec respect, se plait à reconnaître
Le sang des immortels, dont le ciel vous fit naître.
Mais, après cet hommage, à vos travaux rendu,
Croirai-je un bruit heureux et par-tout répandu ?
On dit que, dans ce jour, votre ardeur intrépide,
Jusques aux bords Crétois, suit sa course rapide.

THÉSÉE.

Oui, seigneur; et, sur moi, l'on peut s'en reposer.
Mon zèle, à vos périls, ne veut rien refuser,
Ni vous laisser encor, se bornant à vous plaindre,
Des affronts à venger, ou des monstres à craindre :
Je prends votre vengeance; et croyez qu'à mes yeux,
Les dangers, à ce prix, sont un bienfait des dieux :
Et puissé-je bientôt, pour fruit de ma victoire,
Voir vos longs jours de deuil, changés en jours de gloire.

ÉGÉE.

O ciel ! puis-je espérer de m'acquitter jamais,
Dût le trône, où je suis, payer tant de bienfaits ?
Mais, pour qui fait des rois, un sceptre est peu de chose;
Un héros le dédaigne, alors qu'il en dispose ;
Ces fragiles grandeurs, dont nos yeux sont épris,
Toujours, à vos regards, n'eurent qu'un faible prix;
De ce brillant fardeau, l'éclat vous importune;
La gloire vous suffit, et le fils de Neptune
Sait venger les mortels, et non les asservir.

THÉSÉE.

Le ciel, de mon courage, a daigné se servir :
C'est lui qui, m'échauffant des transports dont je brûle,
Fit par-tout retentir le nom du grand Hercule.

Sa présence, aux mortels, promit des défenseurs ;
L'exemple d'un héros lui fait des successeurs.
Au récit de ses faits, ma jeune âme enflammée,
Déjà, dans l'avenir, fondait sa renommée ;
Mon ardeur préludait à des exploits rivaux ;
La nuit même, encor plein du bruit de ses travaux,
Mille songes jaloux, assiégeant ma mémoire,
Agitaient mon sommeil des rêves de la gloire.
C'est cette noble envie et cette vive ardeur,
Par qui, d'un nom fameux, j'ai reçu la splendeur :
Heureux qu'à vous servir, destinant mon courage,
Le ciel de ma fortune ait accompli l'ouvrage!
Mais je dois, avant tout, en partant de ces lieux,
Consacrer mes desseins par un zèle pieux :
Que la divinité, dans ces murs adorée,
Soit, par un sacrifice, en ce jour honorée ;
Qu'Athènes voie aussi, par vos soins, rassemblés,
Les chefs de ses tribus, à l'autel appelés ;
Et là, vous apprendrez un important mystère,
Dont je fus, jusqu'ici, le seul dépositaire.
Vous permettrez encor que les braves guerriers,
Dont le zèle a souvent partagé mes lauriers,
Et qu'avec mes vaisseaux, j'ai laissés loin d'Athène,
Soient bientôt, dans ces murs, conduits par Théramène.

ÉGÉE.

Il suffit; envers vous, c'est un faible retour ;
Vos vœux seront remplis ; permettez qu'à mon tour
Je vous offre, seigneur, une illustre princesse,
Qui, lorsque le destin la poursuivait sans cesse,

A trouvé, parmi nous, un terme à ses douleurs,
Hélas ! tout l'univers est plein de ses malheurs :
Vous les savez, sans doute. . .

MÉDÉE *à Thésée.*

Oui, seigneur, et ma vue,
Je crois, à vos regards ne peut être inconnue ;
Vous étiez à Colchos, lorsque le fils d'Eson
Vint ravir, de Phryxus, la brillante toison :
Mieux qu'un autre dès-lors, vous avez pu connaître
Et plaindre des malheurs que vos yeux ont vu naître ;
Nous nous vîmes long-tems. . . .

THÉSÉE.

Il est vrai ; mais aussi
Je ne m'attendais pas à vous trouver ici :
Les cœurs, que votre sort a su rendre sensibles,
Auraient pu justement demeurer inflexibles ;
La Grèce le pensait : ce que je sais du moins,
C'est qu'il vous faut surt-out rendre grâce à leurs soins ;
Et que vous leur devez quelque reconnaissance,
D'oser, en cette Grèce, offrir votre présence.

MÉDÉE.

A leurs bontés, seigneur, je sais ce que je doi ;
Mais je ne fis jamais rien d'indigne de moi ;
Et les destins ont pu, par un trop long outrage,
Abaisser ma fortune et non pas mon courage.

ÉGÉE.

Arrêtez . . . Ah ! seigneur, et pourquoi rappeler
Des malheurs, que l'oubli doit à jamais céler ?

Le ciel lui fit un cœur, en tous ses vœux, extrême;
Puis-je la condamner? Eh! j'ai connu moi-même
Ce que peuvent, sur nous, nos premières amours,
Quand de jaloux destins en traversent le cours:
Oui, je puis désormais rompre un cruel silence,
Dont mon cœur, trop long-tems, s'est fait la violence.
L'amour fit ses malheurs; il a causé les miens,
Il me demande encor des pleurs que je retiens.

THÉSÉE.

Je ressens vos douleurs, et je crois les connaître.

ÉGÉE.

Quoi, seigneur!

THÉSÉE.

A Trézène, où le ciel m'a fait naître,
Ce douloureux secret ne fut point inconnu,
Et jusqu'à moi, seigneur, le bruit en est venu;
Mais je ne pensais pas qu'une ardeur passagère
Eût laissé quelque trace, et vous fût encor chère;
J'ai cru qu'un autre hymen, vous imposant sa loi,
Avait, à d'autres soins, asservi votre foi.

ÉGÉE.

Seigneur, je puis ici vous ouvrir ma pensée;
La Reine, qui m'entend, n'en peut être offensée;
Elle doit à mon cœur pardonner un regret,
Dont le sien eut long-tems à gémir en secret:
A ce tranquille hymen, ma foi s'est asservie,
Il est vrai; mais j'ai pu lui consacrer ma vie,

Sans que d'un premier nœud le touchant souvenir,
Puisse jamais s'éteindre en un long avenir.
Mais pourquoi réveiller une douleur amère ?
J'ai tout perdu, seigneur, et le fils et la mère!
Hélas! les dieux, touchés des vœux que je leur fis,
M'avaient promis qu'un jour je reverrais mon fils;
Puis-je encore, sur eux, fonder quelqu'assurance ?
Ils ont déçu vingt ans d'une longue espérance :
Je ne le verrai point, ramené dans ces lieux,
A son père expirant fermer du moins les yeux.

THÉSÉE.

Doutez-vous de la foi de leur sainte promesse ?
Ou le tems n'a-t-il point affaibli la tendresse..?

ÉGÉE.

Eh! mon cœur n'a jamais formé qu'un seul desir;
Trop heureux de pouvoir l'embrasser et mourir!
Oui, c'est là, dieux puissans, la faveur que j'implore.
Ah! s'il est vrai, mon fils, et si tu vis encore,
Où te puis-je trouver? en quels lointains climats,
Sur quels bords inconnus, as-tu porté tes pas?
Mes bras te sont ouverts; accours, que je te voie;
Dussé-je, à l'instant même, en expirer de joie.

THÉSÉE.

De vos augustes pleurs, les dieux seront touchés,
Seigneur; ils vous rendront ce fils que vous cherchez;
Aux regards paternels, ils le feront connaître;
Et, plutôt qu'on ne pense, il paraîtra peut-être.
Oui; quoiqu'à votre cœur il en puisse couter,
Quand les dieux ont promis, gardez-vous de douter.

Moi, je vais, dans leur temple, où mon devoir m'appelle,
Les presser d'accomplir leur promesse immortelle.

(Thésée sort du palais; Égée rentre dans l'intérieur.)

SCÈNE IV.

MEDÉE, CLÉONE.

MÉDÉE.

Le tems est précieux, et les momens sont courts;
Cléone, il ne faut pas les perdre en vains discours.
Tout s'empresse à servir la fureur qui m'anime;
Les dieux, à ma vengeance, ont livré ma victime;
Thésée, entre nos mains, lui-même s'est remis;
Il est seul, sans défense, entouré d'ennemis;
Il faut que, dans ce jour, dans une heure, il périsse!

CLÉONE.

Ah! Reine, quel dessein!

MÉDÉE.

Je veux qu'il s'accomplisse!
Téméraire! à mes yeux m'oser ainsi braver!
Je sens, à son nom seul, mon sang se soulever.

CLÉONE.

Madame, à quels transports votre esprit s'abandonne,
O ciel!

MÉDÉE.

Tu l'entendais! as-tu bien vu, Cléone,

Quels

Quels mépris insolens affectait son orgueil?

CLÉONE.

Ah ! daignez m'écouter. . . .

MÉDÉE.

As-tu vu de quel œil
Il semblait, en ces lieux, regarder ma présence?
Mon aspect, devant lui, paraissait une offense;
Dans ces premiers momens, jusques devant le roi,
Il n'a pu déguiser ce qu'il ressent pour moi !
Aurait-il oublié ce que peut ma colère?
Tremble qu'il ne t'en coute une épreuve bien chère,
Imprudent ! Et sur-tout tu devrais mieux savoir
Que je sais, à ma haine, égaler mon pouvoir :
Tu l'apprendras du moins.

CLÉONE.

Au nom des dieux, madame,
A des conseils plus doux, ne fermez point votre ame:
Où votre ardent courroux se va-t-il emporter?
Songez-vous aux périls que vous osez tenter?
Vous courez à la mort.

MÉDÉE.

Je cours à la victoire !

CLÉONE.

De vos premiers dangers, conservez la mémoire.

MÉDÉE.

Va, pour qui le méprise, il n'est point de danger !

CLÉONE.

Vous aurez tout perdu.

MÉDÉE.

J'aurai su me venger!

CLÉONE.

Le pourrez-vous encor? déjà brûlant d'ivresse,
Autour de son vengeur, tout ce peuple s'empresse;
Vous n'avez plus d'espoir.

MÉDÉE.

Et je puis tout oser.

CLÉONE.

Tous les cœurs sont pour lui; quel frein leur opposer?

MÉDÉE.

Ils auront, devant eux, le sort de mes victimes.

CLÉONE.

Il a tant de hauts faits!

MÉDÉE.

Et moi, j'ai tant de crimes!

CLÉONE.

Près d'un bras qui sait vaincre, ils courront tous s'unir.

MÉDÉE.

Ils fuiront à l'aspect d'un bras qui sait punir.

CLÉONE.

O ciel! à cet espoir osez-vous bien prétendre?
Pour effrayer les cœurs tout prêts à vous défendre,

Son nom seul suffirait.

MÉDÉE.

Et, Cléone, le mien,
Pour inspirer l'effroi, le cède-t-il au sien?
Que m'importe d'un peuple ou l'amour ou la haîne?
Quel nœud, à la vertu, me retient ou m'enchaîne?
Entre elle et moi, Cléone, il n'est plus de traité;
Poursuivons; dès long-tems le sort en est jetté:
Je laisse les mortels, pleurans sur mes victimes,
Maudire en paix un nom, fameux par tant de crimes:
Ils peuvent me haïr; mais je suis leur effroi,
Et leur haîne dès-lors est un plaisir pour moi.
Ecoute, tu le sais; et tu vois Théramène,
Pour chercher ses guerriers, prêt à sortir d'Athène;
Fais partir à l'instant de fidèles soldats;
Qu'en prévenant sa course, ils enchaînent ses pas;
Qu'on l'amène sans bruit; mort ou vivant, n'importe!

CLÉONE.

Quoi! madame, à ce point le courroux vous emporte!....

MÉDÉE.

Va, te dis-je, et sur-tout ne rentre dans ces lieux,
Que sûre d'un succès qui t'excuse à mes yeux.

SCÈNE V.

MÉDÉE.

Mon ennemi triomphe, et moi, je délibère!
Son insolente gloire insulte à ma colère;

Son nom s'élève au ciel, porté par mille voix!
Mes yeux en sont témoins ! je l'entends ! je le vois ! . . .
Je vais en cris de mort, changer ces cris de joie :
Pleure, Athènes, les maux où tu vas être en proie ;
O terre de Cécrops ! rivage infortuné !
A quels affreux revers le ciel t'a condamné !
Un dieu , sur toi long-tems, épuisa sa colère ;
Il te manquait encor, pour combler ta misère,
Tout le poids des fureurs que je traîne après moi;
Il va, ce poids terrible, enfin tomber sur toi.
Oui, je veux qu'Iolchos, que la triste Corinthe,
Au bruit de tes douleurs, frémisse encor de crainte :
Egalons votre sort, et qu'il ne soit plus rien,
Que leur destin un jour puisse envier au tien.
Achevons de prouver , à la Grèce éperdue ,
Le sang des Immortels dont je suis descendue.
La vengeance, dit-on, est leur plus grand plaisir,
Et n'est, dans bien des cœurs, qu'un impuissant desir :
Mais je rends grâce aux dieux , auteurs de ma naissance ;
Ils ne m'ont pas du moins refusé leur puissance ;
Il est, pour me venger , mille chemins onverts ;
S'il n'en est plus anx Cieux, il m'en reste aux Enfers.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, PALLANTE, CLÉONE.

MÉDÉE.

Je vous l'avais promis, et je crois que mon zèle
Ne pouvait se montrer plus prompt, ni plus fidèle :
Je vous ai révélé ce mystère important.
Si j'ai cru devoir même attendre cet instant,
Notre intérêt, seigneur, m'ordonnait de vous taire
Le secret, dont ma haîne était dépositaire ;
Non qu'alors, du péril mesurant la grandeur,
Votre ame, à son aspect, eût perdu son ardeur :
Mon courage, seigneur, n'a point douté du vôtre;
Mais le nom de Thésée eût allarmé tout autre.
Il fallait, avant tout, rassurer vos amis,
Contre ce nom fatal, encor mal affermis.
J'ai voulu que, le nombre enflammant leur audace,
Et la haîne, au regret, ne laissant point de place,
Ils pussent, entr'eux tous, s'armer d'une vigueur
Que chacun d'eux, en vain, eût cherchée en son cœur,
Et que, prêts aux combats, leur entière assurance,
D'un triomphe certain, nous permît l'espérance.

Maintenant, je le vois, votre zèle s'attend
D'en voir ici régler le lieu, l'heure et l'instant. . .
Mes projets sont changés... Oui, seigneur, et je compte
Ouvrir, à mes desseins, une route plus prompte :
Ma haîne ne prétend s'en remettre qu'à moi.

PALLANTE.

Mon cœur, de vous servir, s'est imposé la loi,
Reine ; mais voulez-vous que nos guerriers tranquilles
Restent, d'un coup si grand, les témoins inutiles ?
J'ai su les enflammer, et leurs bras sont tout prêts ;
Verront-ils, en discours, perdre ainsi tant d'apprêts ?
Et puis-je, maintenant, renvoyer ces cohortes. . . .

MÉDÉE.

Que, du palais, seigneur, elles gardent les portes.
Si quelqu'événement, que l'on ne peut prévoir,
Arrêtait mes desseins, et trompait mon espoir,
S'il fallait vaincre enfin, ce sera leur ouvrage.
Allez les retrouver ; que leur noble courage
Soit, au premier signal, prêt à nous seconder.
Allez, et, dans ces lieux, revenez sans tarder.

SCENE II.

MÉDÉE, CLÉONE.

MÉDÉE.

Va, Pallante, poursuis, sers bien ton ennemie ;
J'aime à voir, par tes soins, ma puissance affermie :

Poursuis, faible instrument, digne de mes mépris ;
Et, sans tarder long - tems, je t'en garde le prix.

CLÉONE.

Oserai - je, madame, expliquer ma surprise :
Vous, qui, pour accomplir cette grande entreprise,
Contre votre ennemi, vouliez tout soulever,
Refusez le seul bras qui la puisse achever !

MÉDÉE.

Cléone, un bras plus sûr est chargé de sa perte.

CLÉONE.

Comment?

MÉDÉE.

Une autre voie à ma haîne est ouverte.
Du tems, qu'il m'a laissé, j'ai fait un sage emploi ;
J'ai pu choisir du moins un coup digne de moi.

CLÉONE.

Quoi ! le prince. . . .

MÉDÉE.

Mourra de la main de son père.

CLÉONE.

Le roi consentirait. . . .

MÉDÉE.

Je m'en flatte, et j'espère
Aveugler ses regards, et conduire sa main;
Un artifice heureux m'en ouvre le chemin.
Du trépas de son fils je veux qu'il soit complice.
Il faut que, par son bras, le forfait s'accomplisse.
Et pourrais-je l'oser, s'il n'en était instruit ?
Par un sort imprévu, tout peut être détruit.

Je veux qu'avec mon cœur le sien d'intelligence,
M'offre au moins à goûter une pleine vengeance;
Qu'en ce jour, dans ce lieu, devant les Immortels,
Son fils soit la victime offerte à leurs autels.
Le poison est tout prêt; dans la coupe sacrée,
Il recevra la mort, de mes mains préparée.
Je prétends, comme un autre, honorer son retour,
Et voilà quels présens lui garde mon amour.

CLÉONE.

O ciel! et d'où vous vient cette fatale idée?

MÉDÉE.

Qu'a-t-elle donc qui soit indigne de Médée?
Elle est du moins la seule égale à mon courroux.

CLÉONE.

Qui put vous l'inspirer?

MÉDÉE.

L'Enfer.

CLÉONE.

Que dites-vous?

MÉDÉE.

Ecoute: tu connais ces voûtes souterraines,
Que l'antique Cécrops fit creuser dans Athènes,
Où, des Rois ses enfans, les restes honorés,
Dans un auguste deuil, reposent séparés.
Là, parmi ces tombeaux, où dort en paix leur cendre,
Cléone, j'ai, moi-même et seule, osé descendre.
Loin de tout œil profane, en ces terribles lieux,
Déjà retentissaient mes chants mystérieux;

J'évoquais, à grands cris, les Filles Infernales. . .
Soudain, j'entends mugir les voûtes sépulcrales ;
La terre m'a paru s'enfuir devant mes pas,
S'ent'rouvrir, et, du sein de la nuit du trépas,
Les trois sanglantes Sœurs, les pâles Euménides,
S'élancer, le front ceint de couleuvres livides.
Emus, à leur aspect, d'une sainte terreur,
Ces lieux ont redoublé leur ténébreuse horreur.
Une coupe, à mes yeux, s'est alors présentée ;
Du souffle des trois Sœurs, elle était infectée;
Et, tandis qu'à l'envi, de leurs mains, exprimés,
Dégouttaient, sur ses bords, des sucs envenimés,
Sur leur lèvre flétrie errait un ris farouche.
L'une d'elles, bientôt, la porte vers sa bouche,
L'en écarte soudain, et, l'étendant vers moi,
« Tiens, disait-elle, prends, sers-nous, et venge toi ; »
Et moi, dans le délire, où mon esprit se plonge,
Je m'approche...à mes yeux, tout s'enfuit comme un songe.

CLÉONE.

O ciel !

MÉDÉE.

A ce prestige, à peine évanoui,
A succédé bientôt un miracle inoui.
Mes pas errans, du seuil, cherchaient la route obscure;
J'allais. . . un lamentable et lugubre murmure
S'élève. . . je m'arréte. . . un bruit sourd d'ossemens,
Qui semblaient se heurter dans ces noirs monumens,
Des cris plaintifs, des voix tristes et gémissantes,
Mêlés en même-tems à des voix menaçantes. . .

J'en rougis. . . mais enfin tout mon cœur s'est troublé.
A mon approche encor, le bruit a redoublé :
Une lampe veillait ; sa lueur pâle et sombre,
De la nuit sépulcrale, à peine, effaçait l'ombre ;
J'ai cru voir, le dirai-je? en ces lieux redoutés,
Les fantômes des Rois, à ma vue irrités,
Tressaillir, se lever, et de leurs lits funèbres,
S'enfuir, en murmurant, à travers les ténèbres.
Un instant j'ai tremblé; mais bientôt à ma voix,
J'ai fait, dans ces tombeaux, reconnaître mes loix,
De ces spectres hideux rabaissé l'insolence,
Et, par-tout de la mort, fait régner le silence.

CLÉONE.

Et vous osez encor poursuivre un tel dessein !
Ces prodiges n'ont pu l'ôter de votre sein !
J'en frémis.

MÉDÉE.

Ils sont loin d'allarmer mon courage ;
Du succès de mes vœux, c'est le plus sûr présage ;
Le trépas de Thésée, attendu dans ces lieux,
A, jusqu'en leurs tombeaux, ému tous ses Aïeux.

CLÉONE.

Et comment expliquer ces terribles mystères?

MÉDÉE.

On dit qu'à notre mort, les ombres de nos pères,
Et de tous nos amis les mânes désolés,
A nos derniers soupirs, sont souvent appelés ;
Pour recevoir entre eux le mourant qui succombe,
Ils rompent les liens où les retient la tombe,

Présage affreux du sort qui va l'envelopper !
Même on a cru les voir, lorsque, prête à frapper,
La Parque, d'un mortel, compte la dernière heure,
Sur l'aîle de la Mort, assiéger sa demeure;
Et, soit pour détourner le coup qu'il ne voit pas,
Soit qu'un reste d'amour qui survit au trépas,
Ranime encor du sang la voix auguste et sainte,
De leur douleur muette ils remplissent l'enceinte;
Ou même quelquefois, de leurs cris impuissants,
Exhalent à l'entour les lugubres accents.

CLÉONE.

Vous l'expliquez ainsi; mais ces affreux miracles,
Si, du trépas d'un autre, ils étaient les oracles,
Se seraient-ils, madame, annoncés à vos yeux?
Et qui pouvait troubler ces murs silencieux?

MÉDÉE.

La Mort, à mes accens, venait chercher sa proie.

CLÉONE.

Ce bruit sourd?

MÉDÉE.

Son empire en frémissait de joie.

CLÉONE.

Ces spectres. . . ?

MÉDÉE.

Se levaient, pour l'aller recevoir.

CLÉONE.

Leur murmure? . .

MÉDÉE.

Ils comptaient le rang qu'il doit avoir.

CLÉONE.

Les Dieux seuls des mortels règlent les destinées.

MÉDÉE.

Et la Parque, aux Enfers, moissonne leurs années.

CLÉONE.

Qu'importe aux Dieux la Parque, et l'empire des Morts?

MÉDÉE.

Les Dieux craignent le Styx et ses terribles bords.

CLÉONE.

Ciel! on vient.

MÉDÉE.

C'est le roi. . . l'instant est favorable;
Va rendre de ces lieux l'accès impénétrable.

SCENE III.

ÉGEE, MEDÉE.

ÉGÉE.

Les chefs de nos tribus seront-ils bientôt prêts?
A-t-on du sacrifice ordonné les apprêts?
Reine, de tant de soins, que le sceptre m'impose,
Il en est, dont, sur vous, mon amour se repose;
Puis-je du moins savoir. . . .

MÉDÉE.

Les ordres sont donnés;
Mes soins ont tout prévu, seigneur; mais pardonnez,

Si, troublant le plaisir où votre ame se noie,
Je viens changer en deuil cette éclatante joie.

ÉGÉE.

Je ne vous conçois pas, madame; expliquez-vous.

MÉDÉE.

S'accomplira-t-il bien? as-tu donc, ciel jaloux,
Prononcé, sans retour, un arrêt si sévère?
Quel crime a pu, sur nous, réveiller ta colère?

ÉGÉE.

Et quel affreux malheur m'allez-vous annoncer?

MÉDÉE.

Un plus grand, que jamais vous ne sauriez penser.

ÉGÉE.

Mais enfin, quel est-il? achevez.

MÉDÉE.

On conspire;
On veut vous arracher et la vie et l'empire.
Et, pour comble d'effroi, rien ne peut repousser
L'inévitable coup dont on veut vous percer.

ÉGÉE.

Et quel est donc, pour moi, ce piége inévitable?
Quel pouvoir, quel appui le rend si redoutable?
Mais où va s'égarer ma trop prompte douleur?
Thésée est en ces lieux, madame, et sa valeur. . .

MÉDÉE.

Et si, par un revers, que vous ne pourrez croire,
Le ciel, des trahisons, permettait la plus noire!

S'il était vrai, seigneur, qu'ici même, en ce jour,
Ce prince, dont nos vœux imploraient le retour,
Ce héros, à nos yeux, si grand, si magnanime,
Préparât votre perte, et fût l'auteur du crime !

ÉGÉE.

Un traître ! lui ! Thésée ! osez - vous soupçonner. . ?

MÉDÉE.

Votre ame, justement, a droit de s'étonner.
Qui croira qu'un grand cœur ainsi se déshonore !
Et moi - même, seigneur, j'y crois à peine encore,
Moi, que des avis sûrs, des témoins non douteux
Sont venus éclairer sur ce crime honteux.
Par l'éclat d'un grand nom, pleinement abusée,
Long - tems, à ces avis, ma foi s'est refusée. . .

ÉGÉE.

Et croirai - je, en effet, qu'un héros, fils des dieux,
Dont le nom, plein de gloire, est monté jusqu'aux cieux,
Par un vil attentat, trompant ses destinées,
Démente, en un seul jour, l'honneur de tant d'années;
Qu'à l'ardeur de régner, son lâche cœur séduit,
D'une longue vertu, puisse immoler le fruit,
Lui qui, cent fois a pu, justement et sans crime,
Charger son bras vainqueur d'un sceptre légitime ?
Non, jamais. . . ou, s'il faut qu'un si lâche dessein,
Surmontant sa vertu, soit entré dans son sein ;
A quels cœurs désormais, faut - il que l'on se fie?
Se peut - il que le ciel jamais s'en justifie,
Le ciel, qui jusqu'ici, par d'éclatans secours,
De ses heureux travaux, a protégé le cours ?

MÉDÉE.

Est-ce ainsi que, du sort, vous jugez les caprices ?
Le sort n'eut-il jamais de longues injustices ?
Sans cesse, à tous ses vœux, empressé d'obéir,
Le sort a-t-il juré de ne le point trahir ?
Même, à l'aspect du port, il est plus d'un naufrage ;
Le plus illustre cœur, le plus ferme courage,
Au sortir du triomphe, est souvent abattu ;
Un seul jour, quelquefois, l'enlève à sa vertu.
Que l'ardeur de régner sur des peuples sauvages,
D'ensevelir son nom sur de lointains rivages,
N'ait pu flatter son ame ou tenter son orgueil ;
Un trône, entre les Grecs, peut se voir d'un autre œil.
O, d'un peuple de dieux, mère auguste et puissante !
Terre sainte ! cité superbe et florissante !
Athènes, mur sacrés, éternels monumens,
Dont la main de Pallas posa les fondemens !
Quel mortel, dans l'éclat, dont ton front se décore,
N'envîrait un honneur, qu'à ta naissante aurore,
L'Olympe, entre ses dieux, a vu se disputer ?

ÉGÉE.

Mais croire un tel forfait, n'est-ce pas insulter
Au sang des Immortels, qui coule dans ses veines ?

MÉDÉE.

Vous laissez-vous aller à des craintes si vaines ?
Serait-il le premier, qui, né du sang des dieux,
Indigne descendant de si nobles aïeux,
Par de vils attentats, eût effacé sa gloire ?
Vous faut-il donc, seigneur, remettre à la mémoire

Des crimes, dont l'horreur semble accuser les cieux;
Œdipe, affreux jouet d'un sort impérieux,
Par le meurtre, monté sur un trône funeste,
Teint du sang paternel, et promis à l'inceste;
Philomèle, et la toile, ouvrage de ses fers,
Redisant quels affronts sa pudeur a soufferts;
Des noirs festins d'Atrée, Argos encor fumante,
Et Thyeste, au tombeau, rejoint à son amante;
La Thrace, et ses coursiers de sang humain nourris;
Le naufrage, invoqué des prêtres d'Osiris,
Et d'un lâche Tyran, la rage meurtrière
Ensanglantant du Nil l'onde inhospitalière;
Et tant d'autres encor, qui, nés au même rang,
Ont joint l'éclat du crime à l'éclat de leur sang?
Voilà, des fils des dieux, les glorieux exemples!
Voilà comme ils ont su se conquérir des temples!

ÉGÉE.

Non: je veux que mon cœur, s'il en croit vos avis,
N'ait point à regretter de les avoir suivis.
Madame, vous savez que ma bonté facile
Leur prêta, de tout tems, une oreille docile;
Mais un crime si noir a droit de m'étonner;
Et, quand je doute encor, je ne puis condamner.
Vous le dites coupable, et je crois qu'il peut l'être;
Mais comment? depuis quand? qui vous l'a fait connaître?

MÉDÉE *lui remettant une lettre.*

Il le faut... cet écrit vous en instruira mieux;
Les traits vous sont connus, seigneur; lisez:

ÉGÉE *regardant la lettre.*

O dieux!

MÉDÉE.

MÉDÉE.

Des soldats l'ont surpris aux mains de Théramène.

ÉGÉE.

Comment ! dans quel instant ?

MÉDÉE.

Lorsqu'il sortait d'Athène,
Et que, pour accomplir ses desseins meurtriers,
Il courait, au rivage, assembler ses guerriers.

ÉGÉE.

Qui l'a commandé ?

MÉDÉE.

Moi.

ÉGÉE.

Mais le prince . . .

MÉDÉE.

L'ignore.

ÉGÉE.

Il le saura.

MÉDÉE.

Jamais ; c'est par mon ordre encore
Qu'amené dans ces murs, on l'a chargé de fers.

ÉGÉE.

Qu'entends-je?

MÉDÉE.

Le tems presse, et les momens sont chers ;
Ecoutez : vous savez cette reine Amazone
Qui, fidèle à Thésée, abandonna son trône

Pour des nœuds, que le tems n'a point encor brisés :
Cette lettre est pour elle. . . . Enfin, seigneur, lisez.

ÉGÉE *lit.*

Mon amour, qui vous vit porter le nom de Reine,
Brûlait de déposer un sceptre à vos genoux.
Ce sceptre vous attend, et la superbe Athène
Vous offre, dès ce jour, un rang digne de vous.
Hâtez-vous, en ses murs, de suivre Théramène,
Et vous retrouverez un trône et votre époux.

Je n'en puis plus douter. . . ô trahison ! ô crime!
O cœur aussi pervers qu'il paraît magnanime !
Qui, sous un front menteur, d'audace revêtu,
M'endormais sur la foi d'une fausse vertu !
J'aurais mis, en ses mains, et mon trône et ma vie!
Et lui, les yeux brûlants d'une coupable envie,
A sa feinte amitié, lorsque j'ouvrais mon sein,
Il cherchait où placer son poignard assassin ! . . .
Oui; mais de ma dépouille, il n'est pas encor maître.
Venez.

MÉDÉE.

Ou courez-vous ?

ÉGÉE.

Je cours punir un traître.

MÉDÉE.

Allez, allez le voir couronner à vos yeux.

ÉGÉE.

Comment ?

MÉDÉE.

Êtes-vous bien le maître dans ces lieux?

ÉGÉE.

Quoi donc ? et dans ces murs soumis à mon empire,
Qui pourrait m'arrêter ?

MÉDÉE.

Ah ! faut-il donc vous dire
Que ce peuple, envers vous, prêt à trahir sa foi,
N'attend plus que l'instant de le nommer son roi?

ÉGÉE.

Se peut-il? . . mais n'importe, et, si ses artifices
Ont, d'un peuple rebelle, entraîné les caprices,
Le trône peut compter encor d'autres soutiens :
Pallante a des amis ; mes dangers sont les siens ;
Notre cause est la même ; elle est inséparable. . .

MÉDÉE.

C'est là tout votre espoir, ô prince déplorable !

ÉGÉE.

Me trahit-il?

MÉDÉE.

Pallante, en ces tristes momens,
A fait taire la voix de ses ressentimens,
Il est vrai; mais lui seul vous est resté fidèle :
En vain, de ses amis, il a tenté le zèle.

ÉGÉE.

Rien n'a pu réveiller leurs coupables langueurs?

MÉDÉE.

Le nom seul de Thésée a glacé tous les cœurs.

ÉGÉE.

O ciel !

MÉDÉE.

Un seul parti . . . si vous osez le suivre. . .

ÉGÉE.

Mon ame, à vos conseils, toute entière se livre ;
Parlez.

MÉDÉE.

Ce grand secret, qu'il prétend révéler,
N'est autre que le coup qui doit vous immoler.

ÉGÉE *frappé d'un trait de lumière.*

Ah !

MÉDÉE.

Dans le sacrifice offert en cette enceinte,
Il doit, de votre main, tenir la coupe sainte?

ÉGÉE.

Eh bien ! en suis-je plus le maître de son sort?

MÉDÉE.

Ne peut-on pas aussi lui présenter la mort?

ÉGÉE.

Quoi ! la mort?..

MÉDÉE.

Un breuvage !..

ÉGÉE *avec horreur.*

O ciel !

MÉDÉE.

Qui vous arrête?
Il faut perdre un barbare, ou livrer votre tête.

ÉGÉE.

Qui ? moi ! me préparer la honte et le regret. . ?

MÉDÉE.

Quel soupçon peut atteindre un coup, dont le secret
Se cache dans l'éclat de la grandeur suprême ?

ÉGÉE.

Et pourrais-je jamais le cacher à moi-même ?

MÉDÉE.

Qu'importe, si nos soins ont trompé tous les yeux ?

ÉGÉE.

Le seront-ils bien tous ?

MÉDÉE.

Qui le saura ?

ÉGÉE.

Les Dieux.

MÉDÉE.

De leur juste courroux, vous serez le ministre.

ÉGÉE.

Qu'ils remplissent, sans moi, leur volonté sinistre ;
Je ne serai jamais un lâche empoisonneur.

MÉDÉE.

Vous mourrez sans vengeance !

ÉGÉE.

Et non pas sans honneur !

MÉDÉE.

Ah ! si, dans ce dessein, votre vertu s'immole,
Désabusez-vous bien de cet espoir frivole.
Pensez-vous qu'un instant, votre lâche oppresseur
Laisse de son forfait, éclater la noirceur ?
Pour se justifier, vous imputant son crime,
Son adresse aura soin d'en charger sa victime ;
Et, pour prix de ce rare et vertueux effort,
Vous aurez su trouver et l'opprobre et la mort.

ÉGÉE.

O ciel !

MÉDÉE.

N'en doutez pas.

ÉGÉE.

Non, non ; mon innocence,
Devant les Dieux du moins, aura sa récompense.

MÉDÉE *se jettant à ses genoux.*

Eh bien ! c'est donc à moi de mourir à vos pieds.

ÉGÉE.

Que faites-vous ?

MÉDÉE *montrant son sein.*

C'est là qu'il faut que vous frappiez ;
Heureuse, par vos coups, d'expirer la première !
De ne pas voir du moins, en fuyant la lumière,
Triompher, sous mes yeux, un barbare assassin !
Frappez, ou, prévenant son horrible dessein

Et le trépas honteux où votre mort me livre,
Je saurai m'affranchir. . . .

ÉGÉE.

Non, non, vivez.

MÉDÉE.

Moi, vivre !
Mais dût, en ce péril, un Dieu sauver mes jours !
Hélas ! dans quel espoir, en prolonger le cours ?
Où fuir ? Où me cacher ? Quelle rive étrangère,
Quel bord dérobera mes pas et ma misère ?
J'ai rempli l'univers et d'horreur et d'effroi :
Asyle, amis, parens, il n'en est plus pour moi.

ÉGÉE.

Vous voulez. . .

MÉDÉE.

Rien, seigneur, qui ne soit légitime.
Quoi de si criminel à prévenir un crime ?
Si le soin de vos jours ne peut vous émouvoir,
Le soin des miens, seigneur, est pour vous un devoir;
Mon amour, je le sais, ne peut rien sur votre ame,
Et ce sont vos sermens, ici, que je réclame;
Le ciel vous autorise; il a déjà, pour vous,
Joint le doux nom de père au nom sacré d'époux;
De notre hymen, seigneur, vous possédez un gage :
Songez à quel devoir ce titre vous engage. . .
Vous vous attendrissez. . . vous sentez mes douleurs. . .

ÉGÉE.

Ne puis-je donc jamais résister à vos pleurs?

MÉDÉE.

Il faut vous décider ; un seul moment nous reste :
Ce que l'événement peut avoir de funeste,
Les regrets, les périls, sur moi je les prends tous. . .

ÉGÉE.

Ordonnez, disposez ; je m'abandonne à vous.

MÉDÉE.

Vous me rendez l'espoir, seigneur, et je respire ;
A cet heureux accord il faut que tout conspire.
Il vous faut voir Pallante, et l'admettre en ces lieux ;
Rentrons ; et, dans ce trouble, évitez tous les yeux.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

PALLANTE, CLÉONE.

PALLANTE.

ATHÈNES nous attend, et la pompe s'apprête;
Retournez vers la Reine; et, si rien ne l'arrête,
Au gré de nos desseins, j'ai su tout disposer,
Et, pour les accomplir, il ne faut plus qu'oser.
Les Augures, commis au soin des sacrifices,
Ont, au pied des autels, consulté les auspices :
Du temple de Pallas, nos prêtres descendus,
Pour marcher avec eux, seront bientôt rendus:
Tout un peuple les suit, et, se pressant en foule,
A l'envi, sur leurs pas, se rassemble et s'écoule.
Et moi, prompt à remplir tout ce que j'ai promis,
J'ai réveillé l'ardeur de mes nombreux amis.
Tous, aussitôt, rendus à leur vertu première,
M'ont juré, pour la Reine, obéissance entière;
Et, tandis que les uns, par mon ordre excités,
Soulevaient, en secret, les esprits agités,
Qu'à mille bruits trompeurs, le peuple entier en proie,
Sentait, de leurs récits, s'inquiéter sa joie,

Les autres, de vengeance et de zèle brûlants,
Accusant, et nos soins, et nos ordres trop lents,
Ont par-tout disposé leurs nombreuses cohortes,
Et, sans bruit, du palais, environné les portes;
Mais il fallait, au peuple ému de ces apprêts,
Déguiser, jusqu'au bout, nos funestes secrets:
Pour rassurer ses yeux, et tromper ses alarmes,
Ils ont tous de feuillage enveloppé leurs armes:
Mes fils sont à leur tête, et de l'instant fatal,
Pleins d'espoir et d'ardeur, attendent le signal.

CLÉONE.

La Reine, dans vos soins, a mis sa confiance;
Elle en attend l'effet avec impatience.
Je vais, sans plus tarder, reparaître à ses yeux,
Et lui dire. . .

PALLANTE.

Je vois s'avancer vers ces lieux,
Les Chefs de nos tribus, qu'une amitié fidèle,
Et qu'un juste courroux unit à ma querelle;
Pour se rendre en ces lieux, la pompe a dû partir;
J'attends ici la Reine.

CLÉONE.

Et je cours l'avertir.

SCENE II.

PALLANTE, CHEFS DES TRIBUS D'ATHÈNES.

PALLANTE.

Venez, dignes amis, vous, de qui le courage,
De mes nobles desseins, doit consommer l'ouvrage,

Vous, dont les cœurs, sans cesse à ma cause attachés,
Par les plus long revers, n'ont pu m'être arrachés ;
Venez. La voici donc l'éclatante journée
Qui doit changer mon sort et votre destinée,
Voir, sur ses fondemens, le trône rétabli,
Et le sang de vos rois, vengé d'un long oubli.
Je ne veux point ici, rappeler nos injures,
Ni, rouvrant dans vos cœurs d'éternelles blessures,
Retracer des affronts dont ils doivent saigner,
Et dont je les ai vus si long-tems s'indigner ;
Nos honneurs au pouvoir d'une race ennemie ;
Par notre abaissement, sa puissance affermie ;
Ses mépris, notre honte, ou plutôt nos revers.
Nos instans sont comptés ; les momens nous sont chers ;
Gardons-nous de les perdre en un retard funeste,
Et de nos derniers soins réglons ici le reste.
Admirez, avant tout, quel heureux coup du sort
Aveugle nos tyrans, et les pousse à la mort ;
Et, trompant leur dessein, pour assurer le nôtre,
Les envoie, à nos yeux, s'immoler l'un par l'autre !
Ce n'était rien pour nous que de perdre l'un d'eux ;
Le trépas va les joindre, et les frapper tous deux.
Un coup mystérieux, dont la Reine m'assure,
Prépare, au fils d'Égée, une mort prompte et sûre.
A ce meurtre important son bras s'est engagé ;
Et le crime est certain, puisqu'il s'en est chargé.
Quand le prince, frappé d'une mortelle atteinte,
Aura, devant vos yeux, laissé sa vie éteinte,
Aussitôt, à grands cris, sortez tous de ces lieux ;
Le front chargé de deuil, en attestant les Dieux,

En accusant la Reine, en publiant son crime,
Déplorez hautement le sort de sa victime ;
Rétracez ses travaux, sa gloire, ses bienfaits,
Ses jeunes ans, livrés au plus noir des forfaits ;
Sans craindre que trop loin la feinte vous engage,
D'une douleur trompeuse affectez le langage,
Et du peuple, attendri sur la foi de vos pleurs,
Irritez jusqu'au bout la haîne et les douleurs :
Je conduirai le reste, et je puis vous prédire
Que ce jour, en nos mains, verra passer l'empire.
Mais sur-tout, à la feinte, il faudra vous prêter;
Elle n'a rien ici qui vous doive couter :
Et qu'importe, en effet, que la force, ou la ruse,
Nous remette en un bien que le sort nous refuse ?
Osons le ressaisir sans regret et sans peur;
Trompons, pour y rentrer, un ennemi trompeur ;
Comme il nous fut ôté, nous pouvons le reprendre ;
La ruse l'usurpa, la ruse doit le rendre.
On vient. . . dissimulez, et, tranquilles témoins,
Attendez, jusqu'au bout, le succès de mes soins. . . .
C'est la Reine. . . En ces lieux, veillez d'un œil fidèle.
Il me faut, un moment, rester seul avec elle.

SCENE III.

MÉDÉE, PALLANTE.

MÉDÉE.

PRINCE, tout s'accomplit au gré de mon désir;
Je n'avais qu'un instant, et j'ai su le saisir;

J'ai su vaincre le Roi, l'entraîner, le séduire;
Il me laisse, en un mot, le soin de tout conduire.
Vous l'allez voir, seigneur, et vous pourrez juger,
Si j'ai rempli le soin dont j'osai me charger.
J'ai su bien employer cette lettre funeste;
Il faut vous en servir, pour achever le reste,
Et, le prince une fois expiré dans ces lieux,
Tromper le peuple entier, et, l'offrant à ses yeux,
Conduire ses transports, dont vous serez le maître,
Jusqu'à bénir le ciel sur le trépas d'un traître;
Mais cachons bien la main qui porte ces grands coups;
L'entreprise et ses fruits sont communs entre nous;
Le secret partagé vous engage à le taire;
Laissons bien, dans l'oubli, tomber ce noir mystère,
Seigneur.

PALLANTE.

Jamais secret ne fut mieux confié,
Madame, et votre choix sera justifié.
Cet écrit, du succès nous est un sûr présage;
Donnez-le, je réponds d'en faire un digne usage.
Je veux, à vos regards, faire éclater ma foi,
Heureux que vos bontés daignent penser à moi!

MÉDÉE.

Mon cœur, de son retour, veut vous donner un gage;
Ce jour doit, entre nous, dissiper tout nuage,
Seigneur; dans tous ses droits, votre sang rétabli,
De mes soupçons passés vous prouvera l'oubli.
Je ne m'arrête point dans ma reconnaissance;
Je prétends avec vous partager ma puissance...

PALLANTE.

Conservez-la, madame, et mon zèle empressé
Se croit, en vous servant, assez récompensé.
Je n'attendais de vous qu'un regard moins sévère;
Mon cœur, dans son courroux, n'a rien qui persévère;
Toujours il a, du vôtre, espéré le retour;
A des soins si pressans, il se rend à son tour:
Vous aurez, de ce zèle, une marque éclatante;
Je veux même, en ce jour, surpasser votre attente;
A me connaître mieux, je prétends vous forcer;
Le moindre doute, enfin, je saurai l'effacer:
En un mot, je rends grâce au destin qui nous lie,
Et même à ce danger qui nous réconcilie.

MÉDÉE.

Venez; c'en est assez, seigneur, et je vous croi;
Gardons-nous, trop long-tems, d'abandonner le Roi;
Un moment, de son cœur peut troubler l'assurance.
Sur-tout, de nos secrets, affectez l'ignorance;
Et que, la honte en lui balançant le courroux,
Son front n'ait point encore à rougir devant nous.
Mais il vient vers ces lieux.

SCÈNE IV.

ÉGÉE, MÉDÉE, PALLANTE.

ÉGÉE.

Je vous cherchais, madame;
Vos douleurs, un moment, ont pu vaincre mon ame;

Mon cœur s'est raffermi : je viens vous avertir
Qu'à remplir votre espoir, je ne puis consentir.

(à Pallante.)

Je reconnais vos soins et l'ardeur qui vous presse,
Seigneur ; un soin plus grand m'occupe et m'intéresse.

(à Médée.)

Cet important secret, madame, est entre nous;
Suivez - moi.

MÉDÉE *troublée.*

Mais . . Seigneur, Pallante est devant vous,
Pallante, dont la tête est aussi poursuivie,
Qui, prêt à vous offrir et son sang et sa vie,
Sans savoir nos projets, sans pénétrer plus loin,
De vous venger tous deux, m'abandonne le soin.

PALLANTE.

Oui, seigneur, et de tout me reposant sur elle,
Je viens ici, du trône, embrasser la querelle.
Nos craintes, nos périls et nos jours sont liés.

ÉGÉE.

Madame, vos desseins doivent être oubliés :
Non que je vienne ici, trompant votre vengeance,
De nos communs efforts, rompre l'intelligence ;
Vengeons - nous ; j'y consens; mais laissez à ma foi,
Prendre un parti plus digne et de vous et de moi.

MÉDÉE.

Mais il n'en est plus tems ; vous n'en avez point d'autre ;
Reculer, c'est livrer votre tête et la nôtre ;

Vous décidez pour nous, ou la vie, ou la mort.
Et que prétendez-vous ?

ÉGÉE.

Tenter un noble effort,
Sans détour, plein du feu dont la vertu m'anime,
Confondre et prévenir le coupable et le crime.
Je l'attends à l'aspect et du peuple et des Dieux ;
Et, montrant tout-à-coup cet écrit odieux,
Je l'accuse, et, m'armant de tous les droits d'un maître,
J'intimide le peuple, et je punis le traître.

MÉDÉE *à part.*

Grands Dieux !

ÉGÉE.

Osera-t-il, bravant les Immortels,
Ensanglanter sa main jusques sur leurs autels,
Défier leur courroux, les affronter en face,
Et consommer enfin sa sacrilége audace ?
Ses complices du moins, saisis d'un saint effroi,
Refuseront leurs bras au meurtre de leur Roi ;
Ils pourront respecter ce front chargé d'années ;
Ou, si rien ne s'oppose à leurs mains effrénées,
Si la foi, la pitié, ne peut les attendrir,
Qu'ils frappent ; je suis Roi, madame, et sais mourir !

MÉDÉE *éperdue.*

Y songez-vous ? ô ciel ! Et quel délire extrême !
Mais vous nous perdez tous, et vous perdez vous-même :
Loin qu'à votre ennemi, vous puissiez échapper,
Vous hâterez le coup dont il veut vous frapper.

En

En dévoilant son crime, en étalant sa honte,
Sa main, à tout oser, n'en sera que plus prompte.
Par quel égarement, que je ne conçois pas,
Vous vois-je ainsi courir, en aveugle, au trépas?
Ma main conduisait tout; ce n'était point la vôtre;
Vous détourniez les yeux; je n'exigeais rien autre;
C'était fait; un seul coup perdait vos ennemis;
Je l'avais espéré; vous me l'aviez promis. . .
Tandis qu'en ces lenteurs votre ame est arrêtée,
Savez-vous, à quel point, leur fureur est montée?
Pallante n'est ici qu'au péril de ses jours.

ÉGÉE.

Comment, prince?

PALLANTE.

En venant vous offrir mon secours,
J'ai vu tout le palais environné d'alarmes;
Par-tout sont des soldats, par-tout brillent des armes.
J'ai trop su quels périls vous étaient réservés!
Leurs glaives, sur mon sein, se sont presque levés;
J'ai vu la mort présente, et pour dernier présage,
Mille cris menaçants ont couvert mon passage.
Faut-il vous dire tout? Savez-vous quel affront
Ce peuple furieux prépare à votre front?
Si d'un seul coup du moins, votre sein vénérable
Obtenait du perfide un trépas honorable!
Mais il veut, pour un Roi quels plus affreux tourmens!
Prolonger votre honte et vos derniers momens.

MÉDÉE.

Il prétend, déjà fier d'une victoire aisée,
Livrer vos cheveux blancs en proie à leur risée;

Pallante vous dira...

PALLANTE.

J'ai vu, près de ces lieux,
Ce héros triomphant s'offrir à tous les yeux,
Et des bruits, dont je n'ose offenser votre oreille...

ÉGÉE *irrité.*

Qu'a-t-il dit?

MÉDÉE.

Que du moins votre honneur vous réveille!

PALLANTE.

De leur zèle déjà leur dispensant le prix,
Le traître encourageait leurs insolens mépris:
De votre opprobre enfin, leur promettant la fête,
Il disait... présageant sa facile conquête...

MÉDÉE.

Que, sous un vieillard faible, on ne pouvait fléchir...

PALLANTE.

Que, d'un Roi sans courage, il fallait s'affranchir.

ÉGÉE.

Le perfide, à ce point, a porté l'insolence!

MÉDÉE.

Lui-même, à ces transports, poussait leur violence.

PALLANTE.

Vous entendrez, d'ici, leurs cris séditieux.

MÉDÉE.

Vous confondrez, seigneur, un lâche ambitieux.

PALLANTE.

Quelqu'un vient... Ciel !.. Thésée !..

ÉGÉE.

Et le traître se flatte...

MÉDÉE.

Ah ! gardez, qu'à ses yeux, votre courroux n'éclate.

ÉGÉE.

Puis-je ?..

MÉDÉE.

Dissimulez, seigneur, au nom des Dieux !

SCENE V.

THESEE, ÉGÉE, MEDEE, PALLANTE.

THÉSÉE *à Égée.*

PARDONNEZ-MOI d'oser pénétrer en ces lieux :
Un peuple impatient attend le sacrifice
Qui doit, à mes travaux, rendre le ciel propice...

ÉGÉE.

Reposez-vous sur moi du soin de le presser ;
Tout sera bientôt prêt, et je vais y penser.

(Égée sort, en lançant à Thésée un regard d'indignation.)

THÉSÉE.

Ciel! que vois-je? veillé-je? et puis-je rien comprendre?..
(à Pallante qui se prépare à sortir avec Médée.)
Arrêtez, un instant, seigneur, daignez m'entendre.
(Pallante revient sur la scène, où Médée le suit.)

SCENE VI.

THÉSÉE, MÉDÉE, PALLANTE.

THÉSÉE *à Pallante*

Contre moi seul ici, tout semble conspirer ;
D'où nait ce changement? Et qu'en dois-je augurer?
Le Roi me fuit! le Roi se dérobe à ma vue!
Pourriez-vous m'expliquer cette fuite imprévue,
Ce discours, ce regard et ces adieux glacés,
Qu'en sortant de ces lieux, son courroux m'a laissés?

MÉDÉE.

Un regard, à ce point, vous allarme et vous blesse!
Que vous importe, enfin, sa joie ou sa tristesse?

THÉSÉE *à Pallante.*

C'est avec vous, seigneur, que je viens m'éclaircir.
De quel crime, à ses yeux, m'a-t-on osé noircir?
Vous étiez avec lui ; vous le savez peut-être :
Daignerez-vous, du moins, me le faire connaître?

PALLANTE.

Je ne pénétre point ses augustes secrets,
Seigneur ; il ne m'a pas instruit de ses projets ;
Je sais les respecter.

THÉSÉE.

Du moins ne puis-je apprendre
Quel motif si pressant vous fait ici vous rendre?
Me trompé-je? on m'a dit que, jusques à ce jour,
On vous vit constamment éloigné de la cour,
Et loin des lieux, témoins de vos longues injures,
D'un courroux impuissant, dévorer les murmures.
Qui vous rend à ces lieux? quel dieu, dans votre sein,
A fait entrer, seigneur, un si noble dessein?

PALLANTE.

Je sais, lorsqu'il le faut, à mon devoir fidèle,
Au repos de l'Etat, immoler ma querelle.
Je lui prête mon bras, dès qu'il est menacé,
Et ne me souviens plus si je fus offensé.

THÉSÉE.

Athène, à tant de zèle, a des grâces à rendre.

PALLANTE.

Athènes sait assez ce qu'elle en peut attendre.

THÉSÉE.

Le jour, qui voit former cet accord généreux,
Doit être mis par elle au rang des plus heureux.

PALLANTE.

A ses ennemis seuls, il doit être funeste.

THÉSÉE.

De mes soupçons, seigneur, daignez bannir le reste.
Vous, que le Roi n'a point instruit de ses projets,
Qui ne pénétrez pas ses augustes secrets,
Quel intérêt pressant, quelles craintes communes
Rapprochent, tout-à-coup, vos cœurs et vos fortunes?
Ne puis-je le savoir? montrez-moi ces périls;
Ces ennemis enfin, dites-moi, qui sont-ils?
Expliquez-vous, seigneur, ou je commence à croire
Qu'ici, des trahisons, se trame la plus noire.
Vos tortueux détours ne sauraient m'abuser:
Le Roi, devant mes yeux, n'a pu se déguiser,
Et ses derniers regards m'ont fait assez comprendre
A quels lâches conseils il s'est laissé surprendre;
Vous le trompiez.

PALLANTE.

Mais vous, ne nous trompez-vous pas?
Plus d'un dessein, dit-on, conduit ici vos pas;
Et. . .

MÉDÉE *l'interrompant, à Thésée.*

Sur un mot du Roi, prénez-vous tant d'ombrage?
S'il s'est troublé, seigneur, ce trouble est votre ouvrage:
Sur la perte d'un fils, éveillant ses douleurs,
Vos discours ont r'ouvert la source de ses pleurs;
La part, qu'à ses regrets, vous avez paru prendre,
N'a pu que ranimer un intérêt si tendre.

THÉSÉE.

Et votre cœur sans doute a du le partager,
Madame? à tant d'amour, il n'est pas étranger;
Vous futes mère aussi.

MÉDÉE.

Je ne sais; mais l'outrage,
Envers moi, jusqu'ici, fut votre seul langage.
Je règne dans ces lieux, et vous devez songer
Qu'un autre, impunément, ne pourrait m'outrager;
Mais je sais, dans mon cœur, étouffer mon offense:
Je laisse, à l'avenir, le soin de ma défense,
Et veux, en imposant silence á mon courroux,
Vous montrer des vertus qui ne sont pas en vous.

(Elle sort.)

PALLANTE *à Thésée, avant de sortir.*

Seigneur, à vos affronts je dois une réponse.
En face des autels ma bouche vous l'annonce;
Lá, je vous la promets.

THÉSÉE.

Et c'est où je l'attends.

PALLANTE.

Vous ne vous plaindrez pas de l'attendre long-tems.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉGÉE, MÉDÉE, THÉSÉE, PALLANTE, Chefs des Tribus d'Athènes du parti de Pallante, autres chefs de Tribus, Prêtres, Gardes, Athéniens.

(Les prêtres s'avançent les premiers, apportant deux trépieds. Sur l'un, est le feu sacré ; sur l'autre, la coupe empoisonnée. L'un et l'autre sont placés au milieu, dans le fond ; le cortège se range des deux côtés.)

ÉGÉE.

Pontifes révérés, dont le saint ministère
Rend tous les jours aux Dieux les soins d'un culte austère,
Auguste Reine, et vous, noble appui de mon rang,
Prince, qu'un saint traité rend l'espoir de mon sang,
Et vous, des vœux d'Athène, interprètes fidèles,
Par de longues vertus devenus ses modèles,
Vieillards, que les tribus, dont vous gardez les droits,
Honorent justement à l'égal de leurs Rois ;
Un acte solennel, que vous allez connaître,
A commandé la pompe où vous venez paraître.
Un prince, dont la Grèce attendait le retour,
Par un combat heureux, en a marqué le jour.

Il veut combattre encore, et, sans que rien l'arrête,
Se montrer en vainqueur aux rives de la Crète.
Mais, tout prêt à partir, il veut, sur ces autels,
Implorer, devant vous, des secours immortels;
Et, prenant, pour témoins, et les Dieux et vous-mêmes,
Révéler, à vos yeux, dans ces momens suprêmes,
Des secrets importans qui doivent, en ses mains,
De l'état ébranlé, raffermir les destins.

(à Thésée.)

Je n'examine point, seigneur, si ce mystère
Me commandait, sur vous, un regard plus sévère;
S'il devait justement alarmer mon pouvoir
Sur ces secrets desseins que je n'ai pu savoir;
Si du trône où je suis, la majesté blessée,
De tant d'obscurs détours, pouvait être offensée:
Ce que vous demandez s'exécute en ces lieux;
Tous les cœurs sont ouverts à l'œil perçant des Dieux.
Leurs tortueux replis sont fermés à tout autre;
Je leur laisse le soin de lire dans le vôtre:
On va les invoquer; ils seront devant vous;
Et ces Dieux vont, seigneur, prononcer entre nous.

THÉSÉE.

Ce sont aussi ces Dieux, sur qui je me repose
Du soin de me juger et d'absoudre ma cause.
De perfides conseils vous arment contre moi,
Seigneur, et l'imposture a surpris votre foi;
Mais mon juste courroux, se forçant au silence,
De ces lâches complots, méprise l'insolence.

Dans leur coupable espoir, ils peuvent s'aveugler :
J'attends tout des secrets que je vais révéler ;
Ils me justifîront, et vous feront connaître,
Sur quel front vos regards devaient chercher un traître.

(*aux Athéniens.*)

Et vous, Grecs, si je pars, si je cours vous venger,
Mon zèle veut un prix dont vous allez juger.
Votre œil doit s'étonner de voir, en cette enceinte,
Régner, dans tous les cœurs, et le trouble et la crainte :
Par de sombres complots, tout paraît obscurci ;
On ne vous trompe pas, et j'en connais ici :
Le crime, en ce palais où sa rage conspire,
Menace votre Roi, ses jours et son empire ;
On le trompe lui-même, et, par la trahison,
On veut, même à vos yeux, renverser sa maison.
On vous compte pour rien ; que dis-je ? l'on oublie,
Et le nœud qui vous joint, et la foi qui vous lie ;
On croit qu'à ce forfait, vous pourrez consentir. . .
Il faut me rassurer ; et, tout prêt à partir,
Je veux voir resserrer le nœud qui vous engage ;
Il faut, de votre foi, donner un nouveau gage,
Par des liens sacrés, un serment solennel,
Faire perdre aux méchans tout espoir criminel ;
Je l'attends, et, pour vous, je cours tout entreprendre.

ÉGÉE.

Qu'entends-je ?

MÉDÉE *à Égée, tandis que Thésée va dans le fond, pour faire avancer les prêtres et les deux trépieds.*

Gardez-vous de vous laisser surprendre ;

Il prétend jusqu'au bout déguiser son dessein,
Et veut vous caresser, en vous perçant le sein.

(à Thésée.)

Seigneur, Athène entière attend ce sacrifice;
Avant tout, par vos mains, il faut qu'il s'accomplisse.

THÉSÉE.

Je dois remplir, avant, un soin non moins pieux,
Il sera tems encor de rendre grâce aux Dieux.

MÉDÉE *à Pallante.*

O ciel ! . . tout est perdu, seigneur, et notre attente. . .

PALLANTE.

Rassurez - vous.

THÉSÉE *aux Athéniens.*

Oui, Grecs ; et votre foi constante
Ne peut se refuser à ces justes tributs.
Athène est toute en vous ; ses nombreuses tribus
Ont commis à vos soins leurs droits et leur puissance,
Et régleront sur vous leur prompte obéissance.
Ainsi, devant le Roi, vous allez, en leur nom,
Redire les sermens jurés à sa maison,
Et, prenant cette coupe entre vous partagée,
Renouveler la foi promise au sang d'Egée.

(Les Prêtres s'avancent pour commencer la cérémonie.)

PALLANTE *les arrêtant.*

Je ne m'attendais pas qu'assemblés en ces lieux,
On pût nous insulter jusqu'en face des Dieux :
J'y crois à peine encore, et, dans cette entreprise,
Mon courroux peut, lui seul, égaler ma surprise.

On parle de sermens ! ceux qui vous ont liés,
O Grecs ! jamais vos cœurs les ont-ils oubliés?
En pouvait-on douter ? et d'un honteux parjure,
Ose-t-on, sans pudeur, vous adresser l'injure ?
Et quelle voix encor prétend aux yeux du Roi,
Accuser votre zèle et noircir votre foi ?
L'un d'entre vous a-t-il, sur de nombreux indices,
De quelque noir dessein sondé les artifices ?
Elevé parmi nous, et nourri dans ces murs,
A-t-il à notre foi, des titres assez sûrs ?
Non : ici, ce jour même, un étranger arrive,
Et veut, à peine encor, descendu sur la rive,
Nous imposer des lois, et, par d'affreux discours,
De nos heureux destins, empoisonner le cours !

(*à Thésée.*)

Ces reproches, seigneur, ne sauraient vous confondre,
Mais, à d'autres, du moins, ne pourriez-vous répondre ?
Tant de zèle et d'ardeur n'ont-il rien d'affecté ?
Le Roi peut-il bien croire à leur sincérité ?
Ou ne sont-ils qu'un piège où votre espoir se fonde ?
Serait-il vrai qu'ici votre adresse profonde,
Pour voiler des complots dont vous seriez l'auteur,
De peur d'être accusé, vous rende accusateur ?
Prétendez-vous, sur ceux que vous auriez à craindre,
Détourner des soupçons qui pourraient vous atteindre ?
Un dernier doute enfin me serait-il permis ?
Et votre ambition s'est-elle encor promis
Qu'entre nous et le Roi, la discorde semée
Vous ouvrît une route à vos desseins fermée ? . .

Je m'arrête, seigneur, et vous laisse à juger
Si, de vous, ce serment ne doit pas s'exiger.
Vous sentez quel effort votre honneur vous commande;
Au nom de tous les Grecs, ma voix vous le demande:
Pesez ce qu'un refus leur laisse à soupçonner:
Ils suivront votre exemple.

THÉSÉE.

Et je vais le donner.

ÉGÉE *allant à l'autel pour recevoir la coupe.*

O vous, dont ces autels attestent la présence,
Dieux, punissez le crime, et sauvez l'innocence!

THÉSÉE.

Et vous, Divinités, dont les heureux secours
Ont, de tous mes travaux, accompagné le cours;
Toi, qui veille sur tout, d'une amour maternelle,
Sur ces murs que défend ton Egide immortelle,
O Pallas! et vous tous, qui, des hauteurs des cieux,
Entendez les sermens que je fais à vos yeux,
Dieux, protégez ce Roi, ses enfans et sa race;
Qu'ils soient dignes de lui; qu'ils marchent sur sa trace;
Et portez les honneurs promis à ses neveux,
Sur les fils de ses fils et ceux qui naîtront d'eux.
Moi, tant que je verrai le jour que je respire,
Je me voue à garder sa vie et son empire:
Je vous le jure, ô Dieux! et voici mes garants;

(D'un main, il tire son épée, de l'autre, il prend la coupe empoisonnée des mains d'Egée, et continue, en montrant l'épée.)

Ce glaive, tant de fois teint du sang des Tyrans,

Ce glaive, effroi du crime, appui de l'innocence,
Par qui doit éclater ma gloire et ma naissance,
C'est par lui que j'en jure. . .

ÉGÉE *appercevant l'épée.*

O ciel ! que vois-je?

THÉSÉE *poursuivant.*

O dieux !

ÉGÉE *s'approchant.*

Veillé-je !

THÉSÉE *continuant, et près de porter la coupe à sa bouche.*

Recevez mes sermens et mes vœux.

ÉGÉE, *troublé, regardant l'epee.*

J'en dois croire ma vue. . . elle n'est point trompée. . .
A sa mère autrefois je remis cette épée. . .

THÉSÉE *voulant continuer, à Égée.*

Arrêtez.

ÉGÉE *lui arrachant la conpe.*

Malheureux ! je t'arrache à la mort !

THÉSÉE *se jettant à ses pieds.*

O mon père !

ÉGÉE *le recevant dans ses bras.*

O mon fils !

MÉDÉE.

O rage !

PALLANTE.

O coup du sort !

Dieux cruels !

ÉGÉE.

Je respire... Hélas ! qu'allais-je faire?
Tu périssais, mon fils, et de la main d'un père !
D'un horrible forfait, les Dieux m'ont préservé ;
Les Dieux m'aiment encor, mon fils ; ils t'ont sauvé.

(Ils retombent dans les bras l'un de l'autre.)

MÉDÉE *à Pallante.*

Seigneur, notre salut n'est plus que dans les armes;
Attaquez le palais. Moi, seule, sans alarmes,
Et prête à tout braver, je demeure et j'attends;
Profitez-en.

PALLANTE.

J'y cours.

(Aux Chefs de tribus de son parti.)

Sortons, il en est tems.

(Les Chefs de tribus le suivent.)

SCENE II.

ÉGÉE, MÉDÉE, THÉSEE, PRÊTRES, GARDES, CHEFS DE TRIBUS, ATHÉNIENS.

ÉGÉE *à Thésée.*

J'AURAIS, en t'immolant, perdu tout ce que j'aime.
Pourras-tu l'oublier ? l'oublîrai-je moi-même?
Et quelle affreuse erreur m'armait contre mon sang?
O ciel ! près de porter le trépas dans ton flanc,

Des coups d'un assassin, j'ai cru sauver ma vie,
Et pensais prévenir sa criminelle envie.
Que je rends grâce aux Dieux ! ces Dieux n'ont pas permis
Qu'un si noir attentat, sous leurs yeux, fût commis.

(à Médée.)

Et vous, par qui ma vie, aux larmes, condamnée,
Eût traîné, du remords, l'atteinte empoisonnée,
Je n'examine point quel desir empressé
Vous fit hâter mon bras, à ce crime, poussé;
J'écarte, de ce jour, la déplorable histoire;
Je prétends l'ignorer, et même je veux croire
Que des avis menteurs vous trompaient comme moi;
Que votre seul amour. . .

MÉDÉE.

Ah ! désabuse toi;
Garde un honteux pardon que mon courroux méprise.
Crois-tu donc que mon cœur jusques-là se déguise?
Le connais-tu si mal? Oses-tu bien penser
Qu'à d'aussi vils détours il se puisse abaisser?
Ou que, si d'un regret mon ame est occupée,
Ce ne soit pas de voir sa vengeance trompée?

ÉGÉE.

Quoi ! ton crime. . .

MÉDÉE.

Insensé ! doit-il donc t'étonner?
Quel aveugle nuage a pu t'environner?
Ne suis-je plus Médée? O vieillard téméraire !
Au destin, qui me suit, pensais-tu te soustraire?

Et

Et lorsque j'acceptai ton empire et ta foi,
Ne devais - tu pas voir tous mes crimes en moi?
Ma main, sur les autels, à ta main présentée,
D'un meurtre, encor récent, s'offrait ensanglantée;
Et dès - lors, imprudent! tout devait t'avertir
Qu'il t'en pourrait un jour couter un repentir.
Et que dis - je? les fruits de tes ardeurs passées
Obtinrent - ils alors des droits sur mes pensées!
Le respect de ces droits entra - t - il dans mes vœux?
Et, liée envers toi, me liai - je envers eux?
Quoi! sans que d'un remords ma fureur fût suivie,
De mes propres enfans j'ai pu trancher la vie!
J'ai pu, le bras armé d'un poignard assassin,
Sans pitié, d'un œil sec, leur déchirer le sein,
Opposer à leurs cris un barbare courage,
Et, de leur sang versé, rassasier ma rage!
Ils étaient mes enfans! leur sang était le mien!
Et ma juste vengeance eût respecté le tien!
L'as - tu bien pu penser? ou plutôt ton délire,
Dans tous ces traits sanglants, ne devait - il pas lire?
Le passé n'a - t - il pu t'apprendre l'avenir?
N'ai - je laissé de moi qu'un léger souvenir?
Pour savoir si mon nom peut inspirer la crainte,
Faut - il interroger Iolchos et Corinthe?
Et tant de lieux, remplis et de sang et d'effroi,
Tout l'univers enfin, est - il muet pour toi?
Et toi, noble héros! digne fils de Neptune!
Va, tu n'as point encore assuré ta fortune;
Le Trident paternel pouvait mieux te servir;
Tu connaîtras quel père, il t'eût fallu choisir.

Mais, si le sort jaloux dérobe encor ta tête
Aux malheurs, que bientôt ma vengeance t'apprête,
J'ai du moins, de ta vie, empoisonné le cours;
Tremble; aux Filles d'Enfer, j'ai dévoué tes jours.
Puisse leur noir courroux en tous lieux te poursuivre,
Et flétrir jusqu'au bout ce qui te reste à vivre;
Le trépas de ton père exciter tes remords;
Ton fils, par tes fureurs, descendre chez les morts;
Ton épouse, arrachée à ses devoirs austères,
Se livrer toute en proie à des feux adultères;
Et, d'un affreux amour semant l'affreux poison,
L'effroi, le deuil, la mort, entrer dans ta maison;
Toi-même enfin, proscrit, et chargé d'infamie,
Souiller de ton trépas une terre ennemie!
Voilà dans quel espoir je te fais mes adieux.

(Elle sort.)

ÉGÉE.

Va, fuis; et que tes jours soient maudits par les Dieux!..
Mais, qu'entends-je? d'où part cette clameur soudaine?
Et quel bruit?. Ciel! que vois-je? Arcas, tout hors d'haleine!
Eh bien?

SCENE III.

ÉGÉE, THÉSÉE, ARCAS, Prêtres, Gardes.

ARCAS *à Thésée.*

Il faut vous rendre aux portes du palais,
Seigneur, ou bien la mort vous les ferme à jamais.

Tout le peuple en fureur, et Pallante à sa tête,
Sont près d'y pénétrer, sans que rien les arrête.
Les gardes, à ma voix, aussitôt rassemblés,
Ont bravé jusqu'ici leurs assauts redoublés,
Ils résistent encor ; mais leur faible courage
Sera bientôt contraint de céder à l'orage.

ÉGÉE.

O mon fils !

THÉSÉE.

Et pourquoi plaindre un sort glorieux ?
Je puis du moins combattre, et j'en rends grâce aux cieux.

(à Arcas.)

J'y cours...et vous, ô Dieux ! seuls auteurs de ma gloire,
Devant mes pas encor, conduisez la victoire.

(aux gardes.)

Vous, veillez sur ses jours.

(Il sort, suivi de toute la foule, excepté des prêtres qui se retirent d'un autre côté, en emmenant l'appareil du sacrifice.)

SCENE IV.

ÉGÉE, GARDES.

O mon fils ! et c'est moi,
De qui l'erreur fatale arme tout contre toi ;
Moi, dont le piége affreux et la main criminelle,
S'imposaient de ta mort la douleur éternelle ;

Malheureux ! Et qui sait, si tes jours conservés,
Du trépas aujourd'hui seront deux fois sauvés ?
Si le ciel, que j'implore, entendra ma prière !
Si, tandis que je parle. . . une main meurtrière ! . .
Ma vie, ô Dieux puissans ! est en votre pouvoir :
Si mon fils m'est rendu, si je dois le revoir,
Si, d'un si grand danger, votre appui le délivre,
La vie alors m'est chère, il m'est trop doux de vivre ;
Mais, si l'arrêt fatal menace ici ses jours,
Dieux ! à l'instant, des miens, daignez trancher le cours ;
Frappez ; épargnez-moi, tandis que je l'ignore,
Un malheur dont au moins je puis douter encore.

SCÈNE V.

ÉGÉE, ARCAS.

ARCAS.

SEIGNEUR, espérez tout de la faveur des Dieux :
Le prince a joint Pallante, au sortir de ces lieux ;
Son bras, du premier coup, l'a fait tomber sans vie ;
Tout s'est enfui. Médée, à l'instant poursuivie,
Appelle, nous dit-on, l'Enfer à son secours ;
Mais en vain. . .

ÉGÉE.

Je crains plus le péril où tu cours,
O mon fils !.. mais quel bruit... tout redouble ma crainte.
Tant que vivra Médée. . .

(*Un bruit terrible semblable au tonnerre se fait entendre.*)

O Colchos ! ô Corinthe !

ARCAS.

Qu'entends-je !

ÉGÉE.

Juste ciel! ce n'est point une erreur ;
Mon cœur n'écoutait point une vaine terreur. . .

ARCAS.

Sortez ; n'attendez pas que ce palais en cendre. . .

ÉGÉE.

Dans la tombe, avec toi, je suis prêt à descendre,
Mon fils !

ARCAS.

Fuyez, seigneur.

ÉGÉE.

Guidez-moi jusqu'à lui ;
Nous devons vivre ensemble ou mourir aujourd'hui.

(*Le bruit du tonnerre cesse.*)

ARCAS.

Mais on vient. . . c'est le prince ; un Dieu nous le renvoie.

ÉGÉE.

C'est lui. . . le ciel encor permet que je le voie.

SCÈNE VI *et dernière.*

ÉGÉE, THÉSÉE, SOLDATS, ATHÉNIENS.

THÉSÉE.

Je ne viens point, seigneur, annoncer à vos yeux
Un trépas, qu'à mon glaive ont envié les Dieux ;

J'ai vu par eux enfin ma vengeance trompée;

ÉGÉE.

Se peut-il, qu'à tes coups la perfide échappée...

THÉSÉE.

Un destin plus puissant et d'invisibles mains
Ont, de ce nouveau monstre, affranchi les humains;
Le ciel lui réservait un trépas digne d'elle.
Suivi dans ce palais, d'une troupe fidèle,
Par mille obscurs détours que je ne connais pas,
Je poursuivais en vain la trace de ses pas :
Nous errions à travers ses immenses portiques ;
Mais, à peine arrivés à ces voûtes antiques,
Où dorment nos aïeux sous leurs froids monumens,
Mon oreille a surpris de sourds mugissemens.
Je cherchais... quand, du sein de ce lieu redoutable,
Est monté, dans les airs, un bruit épouvantable,
Dont au loin ont tremblé ces souterrains obscurs,
Et qu'ont redit par-tout les temples et les murs.
Ce bruit, ce lieu de mort, cette horreur ténébreuse,
Tout pouvait arrêter ma suite peu nombreuse ;
Mais, le fer d'une main, de l'autre des flambeaux,
Ils m'ont tous, à l'instant, suivi dans ces tombeaux.
A peine entrés, seigneur, nos yeux ont vu la Reine,
Qui troublait, par ses cris, leur ombre souterraine,
Et, frappant d'un pied nud la terre par trois fois,
Poussait, jusqu'aux Enfers, une effroyable voix.
J'avançais... Je ne sais quel cri sombre et farouche
L'impie, en ce moment, murmurait dans sa b[illegible];

Mais soudain, un nuage, entre nous élevé,
A dérobé le coup à son sein réservé;
L'air s'est rempli de feux; la voix d'un long tonnerre,
Sous nos pas incertains a fait trembler la terre;
Ces murs ont retenti de mille hurlemens;
Les morts se sont émus; leurs sacrés ossemens
Ont paru tressaillir sous leurs marbres funèbres,
Et des cris s'échapper à travers les ténèbres.
Le croirez-vous, seigneur? on dit que les Enfers
Se sont, dans ce moment, à nos pieds, entr'ouverts:
Des soldats ont cru voir les Filles infernales,
Se saisir de l'impie entre leur mains fatales,
Lier ses bras tremblans et ses membres glacés,
De mille affreux serpens, autour d'elle, enlacés,
L'entrainer tout-à-coup, et, dans l'immense abyme,
Pâle et vivante encore, engloutir leur victime.
Du moins, de notre effroi revenus tout entiers,
Nous avons, de ces lieux, sondé les noirs sentiers;
Ils n'ont par-tout offert, à notre vigilance,
Que leur lugubre nuit et leur affreux silence.

(*aux Athéniens.*)

Souvent le ciel vengeur laisse l'iniquité
S'enorgueillir, en paix, de sa prospérité;
Mais n'accusons jamais sa tardive colère;
S'il est lent à punir, il en est plus sévère.

Fin du cinquième et dernier Acte.

VARIANTES.

Partie du cinquième Acte supprimée dans les changemens.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

MÉDÉE *seule.*

Exerce maintenant ton superbe courage ;
Insolent ennemi, reconnais mon ouvrage.
Vois, si je suis encor digne de tes mépris ;
Je présente à tes vœux un assez noble prix ;
Ce ne sont point ici des taureaux à détruire ;
A de plus grands travaux mon zèle veut t'instruire.
Et toi, jusqu'à ce jour, si fidèle à ma voix,
Je te viens invoquer pour la dernière fois,
Enfer, j'ai commencé sous tes affreux auspices ;
J'attends les derniers coups de tes fureurs propices.
Nuit profonde, ouvre-toi. Mornes et tristes bords,
Noir Styx, fleuves sacrés de l'empire des Morts,
Ecoutez. Toi sur-tout, leur redoutable Reine,
Triple divinité, dont la voix souveraine
Epouvante les Cieux, la Terre et les Enfers,
Toi, qui, dans la nuit sombre et les tombeaux déserts,

Foules, d'un pied sanglant, la terre consternée,
Et de monstres hurlans marches environnée,
Hécate, fière Hécate, entends mes cris, accours,
Et de ton art puissant prête-moi les secours.
Et vous, Filles du Styx, implacables déesses,
C'est l'instant d'accomplir vos terribles promesses;
Le sang coule, venez : vous verrez en ces lieux,
Tous mes crimes passés rassemblés sous vos yeux,
Et le frère égorgé par la main de son frère,
Et le fils, tout sanglant, foulant aux pieds son père :
Venez; mon bras soigneux de les surpasser tous,
Ne vous offrit jamais de spectacle si doux.
La nuit, à mes fureurs associant ses ombres,
Leur a déjà prêté ses voiles les plus sombres.
Par-tout règnent le fer, la flamme et le trépas.
Sur la rive des morts, ne respirez-vous pas
La vapeur des tombeaux et l'odeur du carnage?
Hâtez-vous d'achever votre sanglant ouvrage...
Vous ne répondez pas?.. Quoi! sur le sombre bord
Vos yeux n'ont-ils pas vu déjà passer la Mort?
Son bras, pour repeupler ces demeures fatales,
Ne vient-il pas d'ouvrir les portes infernales?
Et n'entendez-vous pas les clameurs des mourans,
L'un par l'autre frappés, l'un sur l'autre expirans?
Au fleuve des enfers déjà la foule arrive :
J'entends le vieux Nocher se plaindre sur la rive;
Jamais, jamais ses bras, par la rame lassés,
N'ont reçu plus de morts, dans sa barque entassés;
Le Styx n'a jamais vu, se pressant au passage,
Plus d'Ombres à-la-fois couvrir son noir rivage.

Que tardez-vous encor? je n'attends plus que vous;
Où sont donc ces secours promis à mon courroux ?
Songez-vous que je puis, par mes accens suprêmes,
Effrayer votre Roi, vos Enfers et vous-mêmes?
Vous ne paraissez point? vous pourriez me trahir ?
Allons; peut-être ailleurs vous saurez obéir.

SCENE II.

MÉDÉE, CLÉONE, Soldats.

CLÉONE.

Qui vous fait dans ces lieux, courir ainsi troublée ?
Pourquoi vous vois-je pâle, errante, échevelée ?
Madame, en ce palais qui peut vous arrêter?
Aux yeux des combattants venez vous présenter;
Je vous cherchais par-tout; les soldats de Pallante
N'ont pu fixer encor la victoire trop lente :
Votre aspect peut lui seul ranimer leur vertu.

MÉDÉE.

Leur courage déjà serait-il abattu ?

CLÉONE.

Ils n'ont point jusqu'ici trompé votre espérance.
Un instant, il est vrai, vainqueur en apparence,
Le prince a mis le trouble en leurs rangs trop pressés;
Ils se sont vus au loin en désordre poussés,
Mais bientôt, revenus à l'ardeur la plus prompte,
De ce premier revers ont effacé la honte.
Là, j'ai vu commencer un combat plein d'horreur,
Que rend encor douteux une égale fureur;

Et là, dès cet instant, du plus affreux carnage,
Mes yeux épouvantés ont contemplé l'image.
A travers le tumulte, et les cris, et les pleurs,
Vous eussiez vu le sang couler parmi les fleurs;
Le vainqueur, le vaincu, venir porter sa tête,
Jusqu'au pied des autels préparés pour la fête;
Sur ces autels détruits, les prêtres renversés;
Mille et mille flambeaux, dans la nuit dispersés,
Mêlant leurs tristes feux à ses ombres naissantes,
Lancer sur le combat leurs clartés pâlissantes;
Ils devaient éclairer la pompe et les festins
De ce jour, commencé sous de meilleurs destins!
Le tumulte a par-tout remplacé l'allégresse;
Femmes, enfans, vieillards, tout s'émeut, tout s'empresse:
Et tandis que les uns, de ce trouble surpris,
Aux autels de Pallas se pressent à grands cris,
Du haut de ces rochers que surmonte son temple,
Dans un effroi muet le reste le contemple.
Mais il faut vous montrer; ces fidèles soldats
Ont protégé ma course, et conduiront vos pas;
Pallante vous attend, sans tarder davantage;
Venez; paraître et vaincre, est votre heureux partage;
Votre aspect doit ici porter les derniers coups,
Et, pour se décider, le sort n'attend que vous!

MÉDÉE.

Oui, j'y cours... mais on vient...

CLÉONE.

O rencontre imprévue!

C'est le Roi; hâtez-vous d'échapper à sa vue;

Madame, il vous faut fuir.

MÉDÉE.

Qui! moi! fuir à ses yeux!

SCENE III.

ÉGÉE, MEDÉE, CLÉONE, GARDES, SOLDATS.

ÉGÉE.

PERFIDE! oses-tu bien te montrer en ces lieux?

MÉDÉE.

Non; un moment encor je veux t'en laisser maître:
Mais prépare tes yeux à m'y voir reparaître.

ÉGÉE.

La victoire et mon fils sauront t'en arracher;
Ne pense pas le fuir.

MÉDÉE.

Moi! je vais le chercher.
Tremble, s'il est vaincu; tremble, dans la victoire;
Mon pouvoir l'atteindra, même au sein de sa gloire;
Je l'en ferai descendre, et veux qu'on parle un jour
Des adieux, qu'en partant t'a laissés mon amour.

SCENE IV.

ÉGÉE, GARDES.

QUOI! tu vis! quoi! le ciel n'est point las de tes crimes!
O Dieux! lui gardez-vous encor d'autres victimes?

(à ses gardes.)

Et vous, cruels ! pourquoi me ramener ici?
Vous enchaînez mes pas. . . et toi, mon fils, aussi ;
Tu m'as pu, sans pitié, dérober ta présence ;
A cet affreux combat, j'allais plein d'assurance ;
Pourquoi m'en écarter ? Et peut-être les Dieux
M'eussent permis l'honneur de vaincre sous tes yeux :
Que m'importait alors le fardeau de mon âge ?
Cet espoir me rendait à mon premier courage ;
Et, ranimant ces bras affaiblis par les ans,
Ils n'eussent point trouvé de glaives trop pesans. . .
Ou du moins, de mes jours te prodiguant le reste,
Ma mort t'eût préservé de quelque coup funeste. . .
Mais quels pas, vers ces lieux, quel bruit semble venir ?..

SCENE V.

ÉGÉE, THÉSÉE, GARDES, SOLDATS.

THÉSÉE.

Oui, j'ai vaincu, seigneur, et n'ai plus qu'à punir ;
Au sang de ses auteurs la révolte est éteinte ;
Médée, en ce palais, sera sans peine atteinte,
Et tout ce sang versé n'attend plus que le sien.

ÉGÉE.

Dieux ! elle vit encor ? ta victoire n'est rien.
Nous pouvons de sa rage être encor les victimes ;
L'Enfer peut seconder son bras fertile en crimes.

THÉSÉE.

On préviendra sa rage et l'appui des Enfers,
Seigneur ; en ce moment délivré de ses fers,
Théramène a suivi la trace de sa fuite.

ÉGÉE.

Cest peu ; de tous côtés, qu'on vole à sa poursuite.

THÉSÉE *aux soldats.*

Courez donc tous, amis, dispersés dans ces lieux ;
Allez, par son trépas, justifier les Dieux.

ÉGÉE.

Nous savons à quel point la perfide est à craindre ;
Un instant lui suffit ; hâtez-vous de l'atteindre.

SCENE VI.

ÉGEE, THÉSÉE.

ÉGÉE.

Il est donc vrai, mon fils ; les périls de ce jour
N'ont fait que raffermir ta gloire et mon amour ?

THÉSÉE.

Oui, seigneur, au tombeau la race de Pallante
Vient d'emporter l'espoir d'une ligue insolente.

ÉGÉE.

Ah ! que n'ai-je pu voir ce combat glorieux !
Oui, toi seul, en pouvais sortir victorieux.

Six frères ! tous brillants de la fleur du jeune âge !
Pallante, dont la haîne égalait ton courage !

THÉSÉE.

Sur ses fils expirans il était seul resté ;
A lui porter la mort, long-tems j'ai résisté.

ÉGÉE.

Et pouvait-il trouver une mort assez prompte ?

THÉSÉE.

Mon père, il était vieux ; ce combat m'a fait honte.

ÉGÉE.

Il voulait t'immoler devant les Immortels !

THÉSÉE.

Je l'ai jetté mourant au pied de leurs autels.

ÉGÉE.

Ces Dieux, qu'il outrageait, l'ont reçu pour victime.

THÉSÉE.

A l'aspect de son sang, moi, j'oubliais son crime. . .

ÉGÉE.

O cœur noble et pieux !

THÉSÉE.

Je lui tendais la main. . .

ÉGÉE.

Lui. . .

THÉSÉE.

D'un poignard caché m'a frappé dans le sein.

ÉGÉE.

O ciel ! c'est de ton sang que ta cuirasse est teinte ?

THÉSÉE.

Les Dieux, du trait fatal, ont affaibli l'atteinte.

ÉGÉE.

Et sans doute à l'instant ton bras l'a su punir ?

THÉSÉE.

J'ai détourné les yeux, et l'ai laissé mourir.

ÉGÉE.

Fallait-il de ses jours lui conserver le reste ?
Ton bienfait a pensé te devenir funeste ;
Tu vis ; mais les Dieux seuls ont détourné les coups.

THÉSÉE.

Il était vieux, vous dis-je, et je pensais à vous.

ÉGÉE.

O vertu, digne en tout de tant de renommée !
Que ta gloire en tous lieux est justement semée !
Si jamais la victoire honore le vainqueur,
C'est lorsque la pitié peut entrer dans son cœur.
O mon fils ! de mon sang si les Dieux t'ont fait naître,
Par une juste erreur j'ai pu te méconnaître :
Pour te nommer mon fils, ai-je jamais rien fait ?
Et devais-je du ciel attendre un tel bienfait ?
En étais-je assez digne ? et pouvais-je oser croire
Qu'il dût, à mes vieux ans, accorder tant de gloire,

Que

Que le rival d'Hercule, ailleurs qu'entre les Dieux,
Pût reconnaître un père et compter des aïeux ?

(Le bruit du tonnerre se fait entendre.)

Le reste à peu-près comme dans les scènes V et VI du V.e Acte.

VARIANTES.

Retranchemens pour la représentation.

ACTE II, SCÈNE V, Page 34.

Après ce vers,

Il fuiront à l'aspect d'un bras qui sait punir.

On passe à celui - ci :

Ecoute; tu le sais, et tu vois Théramène, etc.

ACTE III, SCÈNE II, Page 41.

Après ce vers,

Je m'approche...à mes yeux tout s'enfuit comme un songe.

Au lieu de ce qui suit, on dit :

CLÉONE.

Madame, rassurez mes timides esprits.
A l'appui des Enfers mettez - vous tant de prix ?
En vain de votre haîne embrassant la querelle,
Il prête à vos desseins sa puissance immortelle,
En de mortelles mains le succès est remis ;
S'il l'a fait espérer, il ne l'a point promis.
Osez -vous y compter ? Eh ! la faveur divine
Peut de votre ennemi prévenir la ruine ;

Il marche environné des célestes secours.

MÉDÉE.

J'en crois le Dieu des morts ; il a proscrit ses jours.

CLÉONE.

Mais les cieux des mortels règlent les destinées,

Etc., comme à la fin de la scène.

ACTE V, SCÈNE I.re, Page 76.

Après ce vers,

O Grecs ! jamais vos cœurs les ont-ils oubliés ?

On dit :

Et quoi donc ? en ce jour un étranger arrive,

Etc., etc.

FIN.

ERRATA.

Page 29, vers 14, surt-out, *lisez* : sur-tout.
50, vers 7, hatez vous, *lisez* : hâtez-vous.
62, vers 18, devant nous, *lisez* : devant vous.
77, lig. 26, *d'un main*, lisez : *d'une main.*

n vous a parlé, citoyens jurés, d'une lettre écrite Aréna au premier consul, le lendemain de son vation; on vous en a parlé comme d'une lettre mys- ase, renfermant de demi-aveux, qui ne laissaient trop entrevoir le remords et la crainte dont il était . Et cependant on ne vous a point donné lecture ette lettre, qui, certes, n'eût pas été renvoyée au nal par le premier consul, s'il y eût vu, en effet, n d'un coupable agité de remords. Le premier ul est trop grand, trop magnanime, pour faire un sage d'une lettre qui lui aurait été confidentielle- écrite. Nous allons vous la faire connaître cette , citoyens jurés; nous allons vous la lire; vous y z la franchise, l'abandon d'une conscience calme nquille; et je ne crois pouvoir mieux terminer, par cette lecture, la défense de celui contre lequel oudrait s'en faire un titre.

Au dépôt de la Préfecture,

Ce 21 vendémiaire an 9.

» CITOYEN PREMIER CONSUL,

Je suis arrêté depuis hier, comme prévenu de piration contre le gouvernement.

Dès la veille, je fus instruit qu'on devait arrêter ucoup de monde, notamment Carnot et Souchet, ue probablement je serais du nombre.

L'assemblage de tant de personnes qui n'ont pas ême opinion, joint à la tranquillité qu'inspire l'in- ence, m'a fait prendre le parti d'attendre chez moi arrestation.

Il y a encore un fait certain, c'est que lorsque l'ins- eur *G. L. Aublet* a sonné chez moi, je l'ai aperçu ma fenêtre, et lui ai dit, en ouvrant ma porte, je prêt à vous suivre.

Il est cependant constant que mon appartement a porte de derrière, par laquelle j'aurais pu échap- aux poursuites de la police.

Je conviendrai que j'ai délibéré, avant de me dre.

